

843R11

K1905

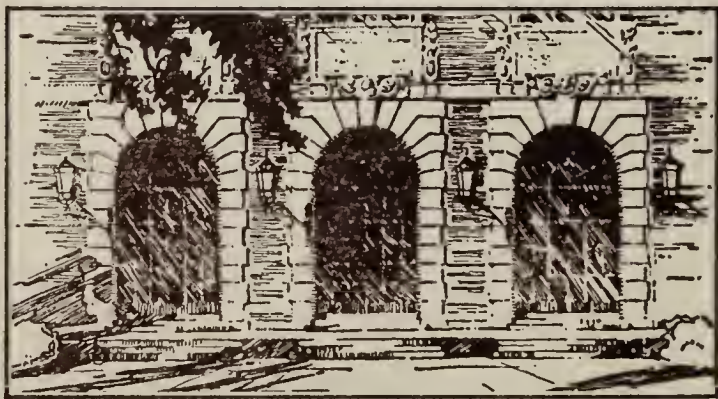
v.3

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN

843R11

K1905

v. 3







J. RACINE

BÉRÉNICE — BAJAZET

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

J. RACINE

BÉRÉNICE

BAJAZET

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE

PASSAGE MONTESQUIEU (RUE MONTESQUIEU)

Près le Palais-Royal

1907

Tous droits réservés

843R11

K19105

v. 3

BÉRENICE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

1710

11 94 41 g . Circulation Dept. 17 July 17 1872

PERSONNAGES

TITUS, empereur de Rome.

BÉRÉNICE, reine de Palestine.

ANTIOCHUS, roi de Comagène.

PAULIN, confident de Titus.

ARSACE, confident d'Antiochus.

PHÉNICE, confidente de Bérénice.

RUTILE, Romain.

SUITE DE TITUS.

*La scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre
l'appartement de Titus et celui de Bérénice.*

BÉRÉNICE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, superbe et solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,
Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine.
Va chez elle : dis-lui qu'importun à regret
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE.

Vous, seigneur, importun? vous, cet ami fidèle
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle?
Vous, cet Antiochus, son amant autrefois?
Vous, que l'Orient compte entre ses plus grands rois?
Quoi! déjà de Titus épouse en espérance,
Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je; et, sans vouloir te charger d'autres soins,
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

SCÈNE II

ANTIOCHUS.

Hé bien ! Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrai-je, sans trembler, lui dire : Je vous aime ?
Mais quoi ! déjà je tremble ; et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tu cinq ans ; et, jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor déclarer son amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.
Retirons-nous, sortons ; et, sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi ! souffrir toujours un tourment qu'elle ignore !
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore !
Quoi ! même en la perdant redouter son courroux !
Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire ?
Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être longtemps flatté que mon rival
Trouverait à ses vœux quelque obstacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en soit, parlons ; c'est assez nous contraindre.

Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

SCÈNE III

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arsace, entrerons-nous ?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la reine ;

Mais, pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austère,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son père :
Cet amant se redonne aux soins de son amour ;
Et, si j'en crois, seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit, l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice.

ANTIOCHUS.

Hélas !

ARSACE.

Quoi ! ce discours pourrait-il vous troubler ?

ANTIOCHUS.

Ainsi donc, sans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE.

Vous la verrez, seigneur ; Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule et sans suite.

La reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle allait consentir ;
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importants dont je t'avais chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connaissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de moments en moments,
N'attendent pour partir que vos commandements.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En sortant du palais
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
Quoi ! depuis si longtemps la reine Bérénice

Vous arrache, seigneur, du sein de vos Etats;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas;
Et lorsque cette reine, assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête;
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entends, seigneur : ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc ! de sa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru se démentir :
J'aurais tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir ?

Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le ciel met sur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui, jadis, témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,

Et de qui la valeur, par vos soins secondée,
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siège douteux.
Sur leurs triples remparts les ennemis tranquilles
Contemplaient sans péril nos assauts inutiles;
Le bélier impuissant les menaçait en vain :
Vous seul, seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusque sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles :
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le temps, seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
Si, pressé du désir de revoir vos Etats,
Vous vous lassez de vivre où vous ne réglez pas,
Faut-il que sans honneurs l'Euphrate vous revoie ?
Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant et chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, seigneur, changer votre entreprise ?
Vous ne répondez point !

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise ?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, seigneur ?

ANTIOCHUS.

Son sort décidera du mien.

ARSACE.

Comment ?

ANTIOCHUS.

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste?

ANTIOCHUS.

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE.

Dans quel trouble, seigneur, jetez-vous mon esprit!

ANTIOCHUS.

La reine vient. Adieu. Fais tout ce que j'ai dit.

SCÈNE IV

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune :
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juste impatience
Vous accusait déjà de quelque négligence.
Quoi! cet Antiochus, disais-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins;
Lui que j'ai vu toujours, constant dans mes traverses,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses;

Aujourd'hui que le ciel semble me présager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager,
Ce même Antiochus, se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue!

ANTIOCHUS.

Il est donc vrai, madame? et selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours?

BÉRÉNICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes :
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes;
Ce long deuil que Titus imposait à sa cour
Avait, même en secret, suspendu son amour;
Il n'avait plus pour moi cette ardeur assidue
Lorsqu'il passait les jours attachés sur ma vue;
Muet, chargé de soins, et les larmes aux yeux,
Il ne me laissait plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même;
Moi qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurais choisi son cœur, et cherché sa vertu.

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse première?

BÉRÉNICE.

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le sénat a placé son père entre les dieux.
De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, seigneur, aux soins de son amante;
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le sénat par son ordre assemblé.

Là, de la Palestine il étend la frontière ;
 Il y joint l'Arabie et la Syrie entière ;
 Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
 Si j'en crois ses serments redoublés mille fois,
 Il va sur tant d'Etats couronner Bérénice,
 Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.
 Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE.

Que dites-vous ? Ah ! ciel ! quel adieu ! quel langage !
 Prince, vous vous troublez et changez de visage !

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE.

Quoi ! ne puis-je savoir
 Quel sujet...

ANTIOCHUS, *à part*.

Il fallait partir sans la revoir.

BÉRÉNICE.

Que craignez-vous ? parlez : c'est trop longtemps se taire.
 Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère ?

ANTIOCHUS.

Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,
 Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
 Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
 Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,

Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux :
J'aimai. J'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère :
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut ;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit : le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur interprète sévère
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai longtemps, je fis parler mes yeux ;
Mes pleurs et mes soupirs vous suivaient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance :
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence.
Il fallut le promettre, et même le jurer :
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisait serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE.

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus longtemps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes ;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes,
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourrait parler, au défaut de ma voix.
Le ciel sembla promettre une fin à ma peine.
Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certains.
Inutiles périls ! Quelle était mon erreur !
La valeur de Titus surpassait ma fureur.

Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoique attendu, madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il semblait à lui seul appeler tous les coups,
Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne semblait que le suivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en secret :
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,
Et que, trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus, vous pardonnez le reste.
Enfin, après un siège aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.
Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !
Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
Lieux charmants où mon cœur vous avait adorée.
Je vous redemandais à vos tristes Etats ;
Je cherchais en pleurant les traces de vos pas,
Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y réservait le dernier de ses coups.
Titus en m'embrassant m'amena devant vous :
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque espoir flattait mes dé plaisirs :
Rome, Vespasien, traversaient vos soupirs ;
Après tant de combats Titus cédait peut-être.
Vespasien est mort, et Titus est le maître.
Que ne fuyais-je alors ! J'ai voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.
Mon sort est accompli ; votre gloire s'apprête.
Assez d'autres, sans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs :

Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux dans mes malheurs d'en avoir pu sans crime,
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que, dans une journée
Qui doit avec César unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon silence est un gage;
J'oublie, en sa faveur un discours qui m'outrage.
Je n'en ai point troublé le cours injurieux ;
Je fais plus, à regret, je reçois vos adieux.
Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie;
Avec tout l'univers j'honorais vos vertus ;
Titus vous chérissait, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus : je fuis ce nom qui m'inquiète,
Ce nom qu'à tous moments votre bouche répète :
Que vous dirai-je enfin ? Je fuis des yeux distraits,
Qui, me voyant toujours, ne me voyaient jamais.
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur :
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivais encore.
Adieu.

SCÈNE V

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Que je le plains ! Tant de fidélité,
Madame, méritait plus de prospérité.
Ne le plaignez-vous pas ?

BÉRÉNICE.

Cette promptre retraite
Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHÉNICE.

Je l'aurais retenu.

BÉRÉNICE.

Qui ? moi, le retenir !
J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée ?

PHÉNICE.

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, madame, avec des yeux jaloux ;
La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous :
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine
Rome hait tous les rois ; et Bérénice est reine.

BÉRÉNICE.

Le temps n'est plus, Phénice ou je pouvais trembler.
Titus m'aime ; il peut tout, il n'a plus qu'à parler,
Il verra le sénat m'apporter ses hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ses images.

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat ;
Cette pourpre, cet or, que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire :
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards ;
Ce port majestueux, cette douce présence...
Ciel ! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi !
Parle : peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître ?
Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant ?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, et, par des sacrifices,
De son règne naissant consacre les prémices.
Que tardons-nous ? Allons, pour son empire heureux,
Au ciel qui le protège, offrir aussi nos vœux.
Aussitôt, sans l'attendre, et sans être attendue,
Je reviens le chercher, et dans cette entrevue
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contents
Inspirent des transports retenus si longtemps.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

TITUS, PAULIN, SUITE.

TITUS.

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène ?
Sait-il que je l'attends ?

PAULIN.

J'ai couru chez la reine :
Dans son appartement ce prince avait paru ;
Il en était sorti, lorsque j'y suis couru.
De vos ordres, seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS.

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice ?

PAULIN.

La reine, en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortait, seigneur.

TITUS.

Trop aimable princesse !

Hélas !

PAULIN.

En sa faveur d'où naît cette tristesse ?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi :
Vous la plaignez !

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCÈNE II

TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hé bien, de mes desseins Rome encore incertaine
Attend que deviendra le destin de la reine,
Paulin; et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien,
Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine ou de moi que dit la voix publique?
Parlez : qu'attendez-vous?

PAULIN.

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, seigneur, et ses beautés.

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle?
Quel succès attend-on d'un amour si fidèle?

PAULIN.

Vous pouvez tout : aimez, cessez d'être amoureux,
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère,
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs;
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin ; je me propose un plus noble théâtre ;

Et, sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
 Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs :
 Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
 Ferment autour de moi le passage à la plainte ;
 Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
 Je vous ai demandé des oreilles, des yeux ;
 J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète :
 J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète ;
 Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
 Fit toujours jusqu'à moi passer la vérité.
 Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère ?
 Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère ?
 Dois-je croire qu'assise au trône des Césars
 Une si belle reine offensât ses regards ?

PAULIN.

N'en doutez point, seigneur : soit raison, soit caprice,
 Rome ne l'attend point pour son impératrice.
 On sait qu'elle est charmante, et de si belles mains
 Semblent vous demander l'empire des humains ;
 Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine ;
 Elle a mille vertus ; mais, seigneur, elle est reine :
 Rome, par une loi qui ne se peut changer,
 N'admet avec son sang aucun sang étranger,
 Et ne reconnaît point les fruits illégitimes
 Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
 D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
 Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois
 Attacha pour jamais une haine puissante ;
 Et quoiqu'à ses Césars fidèle, obéissante,
 Cette haine, seigneur, reste de sa fierté,
 Survit dans tous les cœurs après la liberté.
 Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
 Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,

Brûla pour Cléopâtre; et, sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux :
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce temps, seigneur, Caligula, Néron,
Monstres dont à regret je cite ici le nom,
Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
Ont craint cette loi seule, et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé surtout d'être sincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, seigneur, devenir le mari;
Et, s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux reines étaient du sang de Bérénice.
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes!
C'est ce que les Romains pensent de votre amour :
Et je ne répons pas, avant la fin du jour,
Que le sénat, chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire;
Et que Rome avec lui, tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez préparer, seigneur, votre réponse.

TITUS.

Hélas ! à quel amour on veut que je renonce !

ACTE II, SCÈNE II

PAULIN.

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus, je n'ai rien de secret à tes yeux,
J'ai pour elle cent fois rendu grâces aux dieux
D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient et l'armée,
Et, soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.
J'ai même souhaité la place de mon père ;
Moi, Paulin, qui, cent fois, si le sort moins sévère
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurais donné mes jours pour prolonger les siens :
Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il désire !)
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnaître un jour son amour et sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,
Après mille serments appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorsqu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin... O ciel ! puis-je le déclarer !

PAULIN.

Quoi, seigneur ?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en séparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre :

Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulais que ton zèle achevât en secret
De confondre un amour qui se tait à regret.
Bérénice a longtemps balancé la victoire;
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
J'aimais, je soupirais dans une paix profonde :
Un autre était chargé de l'empire du monde.
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
Je ne rendais qu'à moi compte de mes désirs.
Mais à peine le ciel eut rappelé mon père,
Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,
De mon aimable erreur je fus désabusé :
Je sentis le fardeau qui m'était imposé ;
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il fallait, cher Paulin, renoncer à moi-même ;
Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,
Livrait à l'univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle :
Quelle honte pour moi, quel présage pour elle,
Si, dès le premier pas, renversant tous ses droits,
Je fondais mon bonheur sur le débris des lois !
Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Bérénice ;
Mais par où commencer ? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours ;
Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'espérais que du moins mon trouble et ma douleur
Lui feraient pressentir notre commun malheur ;
Mais, sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes,
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.

Enfin, j'ai ce matin rappelé ma constance :
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
J'attends Antiochus pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder ;
Jusque dans l'Orient je veux qu'il la ramène.
Demain Rome avec lui verra partir la reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix ;
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'attendais pas moins de cet amour de gloire
Qui partout après vous attachait la victoire.
La Judée asservie, et ses remparts fumants
De cette noble ardeur éternels monuments,
Me répondaient assez que votre grand courage
Ne voudrait pas, seigneur, détruire son ouvrage ;
Et qu'un héros vainqueur de tant de nations
Saurait bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

TITUS.

Ah ! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle !
Combien mes tristes yeux la trouveraient plus belle,
S'il ne fallait encor qu'affronter le trépas !
Que dis-je ? Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas : toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom ;
Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron,
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivait du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, et gagner son vainqueur !
Je prodiguai mon sang : tout fit place à mes armes :
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux :

J'entrepris le bonheur de mille malheureux :
On vit de toutes parts mes bontés se répandre :
Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits !
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle !
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
Je lui dirai : Partez, et ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, seigneur ! hé quoi ? cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
Tant d'honneurs dont l'excès a surpris le sénat
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Faibles amusements d'une douleur si grande !
Je connais Bérénice, et ne sais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai ; je lui plus. Depuis cette journée,
(Dois-je dire funeste, hélas ! ou fortunée ?)
Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
Etrangère dans Rome, inconnue à la cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
Encor, si quelquefois un peu moins assidu
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée :
Ma main à les sécher est longtemps occupée.
Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puissants,
Doux reproches, transports sans cesse renaissants,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
 Et crois toujours la voir pour la première fois.
 N'y songeons plus. Allons, cher Paulin : plus j'y pense
 Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
 Quelle nouvelle, ô ciel ! je lui vais annoncer !
 Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
 Je connais mon devoir, c'est à moi de le suivre :
 Je n'examine point si j'y pourrai survivre.

SCÈNE III

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

Bérénice, seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah ! Paulin !

PAULIN.

Quoi ! déjà vous semblez reculer ?

De vos nobles projets, seigneur, qu'il vous souviennne :
 Voici le temps.

TITUS.

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

SCÈNE IV

TITUS, BÉRÉNICE, PAULIN, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Ne vous offensez pas si mon zèle indiscret
De votre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, seigneur, que seule en ce moment
Je demeure sans voix et sans ressentiment !
Mais, seigneur (car je sais que cet ami sincère
Du secret de nos cœurs connaît tout le mystère),
Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas,
Vous êtes seul enfin, et ne me cherchez pas !
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadème,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas ! plus de repos, seigneur, et moins d'éclat :
Votre amour ne peut-il paraître qu'au sénat ?
Ah ! Titus ! (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect et la crainte)
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des Etats qu'il me puisse donner ?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien :
Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.
Tous vos moments sont-ils dévoués à l'empire ?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire ?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits !
Mais parliez-vous de moi quand je vous ai surpris ?
Dans vos secrets discours étais-je intéressée,
Seigneur ? étais-je au moins présente à la pensée ?

TITUS.

N'en doutez point, madame; et j'atteste les dieux
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE.

Hé quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur !
Pourquoi même du ciel attester la puissance ?
Faut-il par des serments vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous ~~d~~émentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS.

Madame...

BÉRÉNICE.

Hé bien, seigneur ? Mais quoi, sans me répondre,
Vous détournez les yeux, et semblez vous confondre ?
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit ?
Toujours la mort d'un père occupe votre esprit :
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore ?

TITUS.

Plût aux dieux que mon père, hélas ! vécût encore.
Que je vivais heureux !

BÉRÉNICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété sont de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire :
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire :
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvait vous consoler :

BÉRÉNICE.

Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs pour vous persécutée,
Vous ai-je, pour un mot, sacrifié mes pleurs!
Vous regrettez un père : hélas ! faibles douleurs !
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore),
On voulait m'arracher de tout ce que j'adore ;
Moi, dont vous connaissez le trouble et le tourment
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment.
Moi, qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous...

TITUS.

Madame, hélas ! que me venez-vous dire ?
Quel temps choisissez-vous ? Ah ! de grâce, arrêtez :
C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE.

Pour un ingrat, seigneur ! et le pouvez-vous être ?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être ?

TITUS.

Non, madame : jamais, puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler,
Mais..

BÉRÉNICE

Achevez.

TITUS.

Hélas !

BÉRÉNICE.

Parlez.

TITUS.

Rome.. l'empire...

BÉRÉNICE.

Hé bien?

TITUS.

Sortons, Paulin : je ne lui puis rien dire.

SCÈNE V

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Quoi ! me quitter sitôt ! et ne me dire rien !
Chère Phénice, hélas ! quel funeste entretien !
Qu'ai-je fait ? Que veut-il ? et que dit ce silence ?

PHÉNICE.

Comme vous, je me perds d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir
Qui contre vous, madame, ait pu le prévenir ?
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE.

Hélas ! tu peux m'en croire .

Plus je veux du passé rappeler la mémoire,
Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendais. Il ne faut rien me taire :
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire ?
Que sais-je ? J'ai peut-être avec trop de chaleur
Rabaissé ses présents, ou blâmé sa douleur...

N'est-ce point que de Rome il redoute la haine ?
Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.
Hélas ! s'il était vrai... Mais non, il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs dures lois ;
Cent fois... Ah ! qu'il m'explique un silence si rude :
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrais, Phénice, et je pourrais penser
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser !
Retournons sur ses pas. Mais, quand je m'examine,
Je crois de ce désordre entrevoir l'origine,
Phénice : il aura su tout ce qui s'est passé ;
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé,
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'alarmer
N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.
Je ne te vante point cette faible victoire,
Titus : ah ! plutôt au ciel que, sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi ;
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme ;
Que ton amour n'eût rien à donner que ton âme !
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire ;
Je me comptais trop tôt au rang des malheureux :
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

Quoi! prince, vous partiez! Quelle raison subite
Presse votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux?
Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront, avec moi, la cour, Rome, l'empire?
Mais, comme votre ami, que ne puis-je point dire?
De quoi m'accusez-vous? Vous avais-je sans choix
Confondu jusqu'ici dans la foule des rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père :
C'était le seul présent que je pouvais vous faire;
Et lorsque avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher!
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée
Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée,
Et que tous mes amis s'y présentent de loin
Comme autant d'inconnus dont je n'ai plus besoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS.

Moi, seigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas ! d'un prince malheureux
Que pouvez-vous, seigneur, attendre que des vœux ?

TITUS.

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
Devait à vos exploits la moitié de sa gloire ;
Que Rome vit passer au nombre des vaincus
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus ;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces sanglants exploits,
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable :
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous ;
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une âme avec nous.
Au nom d'une amitié si constante et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle :
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi, paraître à ses yeux !
La reine, pour jamais, a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore,

ANTIOCHUS.

Ah ! parlez-lui, seigneur, la reine vous adore :
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant ?
Elle l'attend, seigneur, avec impatience.
Je répons, en partant, de son obéissance ;

Et même, elle m'a dit que, prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah ! qu'un aveu si doux aurait lieu de me plaire !
Que je serais heureux, si j'avais à le faire !
Mes transports aujourd'hui s'attendaient d'éclater ;
Cependant aujourd'hui, prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter ! Vous, seigneur ?

TITUS.

Telle est ma destinée .
Pour elle et pour Titus il n'est plus d'hyménée.
D'un espoir si charmant je me flattais en vain :
Prince, il faut qu'avec vous elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je ? O ciel !

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune :
Maître de l'univers, je règle sa fortune ;
Je puis faire les rois, je puis les déposer ;
Cependant de mon cœur je ne puis disposer ;
Rome, contre les rois de tout temps soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée :
L'éclat du diadème, et cent rois pour aïeux,
Déshonorent ma flamme, et blessent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flammes obscures ;
Et Rome avec plaisir recevrait de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en son sein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.

Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom et sa mémoire ;
Et, puisqu'il faut céder, cédon's à notre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triste discours :
Et même en ce moment, inquiète, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment :
Épargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence ;
Surtout, qu'elle me laisse éviter sa présence :
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens ;
Portez-lui mes adieux, et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste
Qui de notre constance accablerait le reste.
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur
Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah, prince ! jurez-lui que, toujours trop fidèle,
Gémissant dans ma cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas :
Que l'Orient vous voie arriver à sa suite ;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite ;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens ;
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos États plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son empire et le vôtre.
Je sais que le sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.

Je joins la Cilicie à votre Comagène.
 Adieu. Ne quittez point ma princesse, ma reine,
 Tout ce qui de mon cœur fut l'unique désir,
 Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE II

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ainsi le ciel s'apprête à vous rendre justice ;
 Vous partirez, seigneur, mais avec Bérénice.
 Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-moi le temps de respirer.
 Ce changement est grand, ma surprise est extrême :
 Titus, entre mes mains remet tout ce qu'il aime !
 Dois-je croire, grands dieux ! ce que je viens d'ouïr ?
 Et, quand je le croirais, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE.

Mais, moi-même, seigneur, que faut-il que je croie ?
 Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie ?
 Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux,
 Lorsque encor tout ému de vos derniers adieux,
 Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
 Votre cœur me contait son audace nouvelle ?
 Vous fuyiez un hymen qui vous faisait trembler.
 Cet hymen est rompu : quel soin peut vous troubler ?
 Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arsace, je me vois chargé de sa conduite ;

Je jouirai longtemps de ses chers entretiens;
Ses yeux mêmes pourront s'accoutumer aux miens;
Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance.
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur :
Tout disparaît dans Rome auprès de sa splendeur;
Mais, quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, seigneur, tout succède à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah! que nous nous plaçons à nous tromper tous deux!

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper?

ANTIOCHUS.

Quoi! je lui pourrais plaire?

Bérénice à mes vœux ne serait plus contraire?
Bérénice d'un mot flatterait mes douleurs?
Penses-tu seulement que, parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligerait ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes;
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins qu'à mon amour elle croirait devoir?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrâce?
Sa fortune, seigneur, va prendre une autre face :
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment

D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime :
Je la verrai gémir; je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faiblesse?
Ouvrez les yeux, seigneur, et songeons entre nous
Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Puisque aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS.

Nécessaire?

ARSACE.

A ses pleurs accordez quelques jours;
De ses premiers sanglots laissez passer le cours :
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, votre présence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux Etats voisins qui cherchent à s'unir;
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ah! je respire, Arsace; et tu me rends la vie :
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous? Faisons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice; et, puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne...
Mais plutôt demeurons. Que faisais-je? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche

Qu'on l'abandonne ! Ah ! reine ! et qui l'aurait pensé
Que ce mot dût jamais voi s être prononcé !

ARSACE.

La haine sur Titus tombera tout entière.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point ; respectons sa douleur :
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival ?
Encore un coup, fuyons ; et, par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah ! la voici, seigneur ; prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O ciel !

SCÈNE III

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Hé quoi, seigneur ! vous n'êtes point parti !

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'était César que cherchait votre vue.
Mais n'accusez que lui, si, malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.

Peut-être en ce moment je serais dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE.

De moi, prince?

ANTIOCHUS.

Oui, madame.

DÉRÉNICE.

Et qu'a-t-il pu vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres mieux que moi pourront vous en instruire.

BÉRÉNICE.

Quoi, seigneur!...

ANTIOCHUS.

Suspendez votre ressentiment.

D'autres, loin de se taire en ce même moment,
Triompheraient peut-être, et, pleins de confiance,
Céderaient avec joie à votre impatience;
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
A qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour, vous me justifierez;
Adieu, madame.

BÉRÉNICE.

O ciel ! quel discours ! Demeurez.

Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue ;
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos ;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
É excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Eclaircissez le trouble où vous voyez mon âme :
Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS.

Au nom des dieux, madame.

BÉRÉNICE.

Quoi ! vous craignez si peu de me désobéir !

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux ! quelle violence !

Madame, encore un coup, vous louerez mon silence.

BÉRÉNICE.

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, après cela, je ne puis plus me taire.
Hé bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire.

Mais ne vous flattez point : je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs où vous n'osez penser.
Je connais votre cœur : vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BÉRÉNICE.

Quoi ?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous séparer.

BÉRÉNICE.

Nous séparer ! Qui ? Moi ? Titus, de Bérénice ?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende justice !
Tout ce que, dans un cœur sensible et généreux,
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore.
Mais enfin que lui sert de vous aimer encore ?
Une reine est suspecte à l'empire romain.
Il faut vous séparer, et vous partez demain.

BÉRÉNICE.

Nous séparer ! Hélas, Phénice !

PHÉNICE.

Hé bien, madame,
Il faut ici montrer la grandeur de votre âme.
Ce coup sans doute est rude ; il doit vous étonner.

BÉRÉNICE.

Après tant de serments, Titus m'abandonner !
Titus qui me jurait... Non, je ne le puis croire :

Il ne me quitte point, il jure de sa gloire.
Contre son innocence on veut me prévenir.
Ce piège n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime, Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir : je veux lui parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi! vous pourriez ici me regarder...

BÉRÉNICE

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.
(A Phénice.)

Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.
Hélas! pour me tromper je fais ce que je puis.

SCÈNE IV

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompé-je point? L'ai-je bien entendue?
Que je me garde, moi, de paraître à sa vue!
Je m'en garderai bien. Et ne partais-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger; sa haine me fait grâce.
Tu me voyais tantôt inquiet, égaré;
Je partais amoureux, jaloux, désespéré;
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi ! je demeurerai pour me voir dédaigner ?
Des froideurs de Titus je serai responsable ?
Je me verrai puni parce qu'il est coupable ?
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute, à mes yeux, de ma sincérité !
Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie.
L'ingrate ! m'accuser de cette perfidie !
Et dans quel temps encor ? dans le moment fatal
Que j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival ;
Que, pour la consoler, je le faisais paraître
Amoureux et constant, plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE.

Et de quel soin, seigneur, vous allez-vous troubler ?
Laissez à ce torrent le temps de s'écouler :
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arsace.

Je sens qu'à sa douleur je pourrais compatir :
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons ; et de si loin évitons la cruelle,
Que de longtemps, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour :
Je vais dans mon palais attendre ton retour.
Va voir si sa douleur ne l'a point trop saisie.
Cours ; et partons du moins assurés de sa vie.

VIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

BÉRÉNICE.

Phénice ne vient point. Moments trop rigoureux,
Que vous paraissent lents à mes rapides vœux!
Je m'agite, je cours, languissante, abattue;
La force m'abandonne, et le repos me tue.
Phénice ne vient point! Ah! que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur!
Phénice n'aura point de réponse à me rendre:
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre;
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCÈNE II

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Chère Phénice, hé bien! as-tu vu l'empereur?
Qu'a-t-il dit? Viendra-t-il?

PHÉNICE.

Oui, je l'ai vu, madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre âme,
J'ai vu couler des pleurs qu'il voulait retenir.

BÉRÉNICE.

Vient-il?

PHÉNICE.

N'en doutez point, madame, il va venir.

Mais voulez-vous paraître en ce désordre extrême ?
Remettez-vous, madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BÉRÉNICE.

Laisse, laisse, Phénice : il verra son ouvrage.
Eh ! que m'importe, hélas ! de ces vains ornements,
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissements,
Mais que dis-je ? mes pleurs ! si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus ?

PHÉNICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche ?
J'entends du bruit, madame, et l'empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, et rentrons promptement :
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

SCÈNE III

TITUS, PAULIN, SUITE.

TITUS.

De la reine, Paulin, flattez l'inquiétude :
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude :
Que l'on me laisse.

PAULIN, *à part*.

O ciel ! que je crains ce combat !
Grands dieux, sauvez sa gloire et l'honneur de l'Etat !
Voyons la reine.

SCÈNE IV

TITUS.

Hé bien ! Titus, que viens-tu faire ?
 Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire ?
 Tes adieux sont-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?
 Ton cœur te promet-il assez de cruauté ?
 Car enfin au combat qui pour toi se prépare
 C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
 Soutiendrai-je ces yeux dont la douce langueur
 Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur ?
 Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
 Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
 Me souviendrai-je alors de mon triste devoir ?
 Pourrai-je dire enfin : Je ne veux plus vous voir ?
 Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
 Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même :
 Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits ?
 L'entendons-nous crier autour de ce palais ?
 Vois-je l'Etat penchant au bord du précipice ?
 Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?
 Tout se tait ; et moi seul, trop prompt à me troubler,
 J'avance des malheurs que je puis reculer.
 Et qui sait si, sensible aux vertus de la reine,
 Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine ?
 Rome peut par son choix justifier le mien.
 Non, non, encore un coup ne précipitons rien.
 Que Rome, avec ses lois, mette dans la balance
 Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance ;
 Rome sera pour nous... Titus, ouvre les yeux !
 Quel air respirez-tu ? N'est-tu pas dans ces lieux
 Où la haine des rois, avec le lait sucée,
 Par crainte ou par amour ne peut être effacée ?
 Rome jugea ta reine en condamnant ses rois.

N'as-tu pas en naissant entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encore ouï la renommée
T'annoncer ton devoir jusque dans ton armée ?
Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeait ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah, lâche ! fais l'amour et renonce à l'empire :
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devaient dans les cœurs consacrer ma mémoire ?
Depuis huit jours je règne, et, jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre ?
Où sont ces heureux jours que je faisais attendre ?
Quels pleurs ai-je séchés ? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
L'univers a-t-il vu changer ses destinées ?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées ?
Et de ce peu de jours si longtemps attendus,
Ah, malheureux ! combien j'en ai déjà perdus !
Ne tardons plus : faisons ce que l'honneur exige ;
Rompons le seul lien...

SCÈNE V

TITUS, BÉRÉNICE.

BÉRÉNICE, *en sortant de son appartement.*

Non, laissez-moi, vous dis-je.

En vain tous vos conseils me retiennent ici.

Il faut que je le voie. Ah, seigneur ! vous voici !

Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne !

Il faut nous séparer ! et c'est lui qui l'ordonne !

TITUS.

N'accablez point, madame, un prince malheureux.
 Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
 Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
 Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
 Rappelez bien plutôt ce cœur qui, tant de fois,
 M'a fait de mon devoir reconnaître la voix :
 Il en est temps. Forcez votre amour à se taire ;
 Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire
 Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
 Vous-même, contre vous, fortifiez mon cœur ;
 Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma faiblesse,
 A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse :
 Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs ;
 Que la gloire du moins soutienne nos douleurs ;
 Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
 Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine
 Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE.

Ah ! cruel ! est-il temps de me le déclarer ?
 Qu'avez-vous fait ? Hélas ! je me suis crue aimée ;
 Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
 Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois
 Quand je vous l'avouai pour la première fois ?
 A quel excès d'amour m'avez-vous amenée !
 Que ne me disiez-vous : « Princesse infortunée,
 « Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?
 « Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir. »
 Ne l'avez-vous reçu cruel, que pour le rendre
 Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre ?
 Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.
 Il était temps encor : que ne me quittiez-vous ?
 Mille raisons alors consolaient ma misère :
 Je pouvais de ma mort accuser votre père,

Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main,
Leur haine, dès longtemps contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès longtemps préparée.
Je n'aurais pas, seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le temps que j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre heureux et me laisser séduire :
Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.
Je voulais qu'à mes yeux rien ne fût invincible,
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible,
Que sais-je ? j'espérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.
Tout l'empire parlait : mais la gloire, madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je sais tous les tourments où ce dessein me livre :
Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner ;
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE.

Hé bien ! réglez, cruel, contentez votre gloire :
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devait unir tous nos moments,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,

M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
 Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
 Je n'écoute plus rien : et, pour jamais, adieu...
 Pour jamais ! Ah ! seigneur ! songez-vous en vous-même
 Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
 Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
 Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ;
 Que le jour recommence, et que le jour finisse,
 Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
 Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus ?
 Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
 L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
 Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?
 Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours :
 J'espère que bientôt la triste renommée
 Vous fera confesser que vous étiez aimée.
 Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer...

BÉRÉNICE.

Ah ! seigneur ! s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?
 Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.
 Rome à ne plus vous voir m'a-t-elle condamnée ?
 Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

TITUS.

Hélas ! vous pouvez tout, madame : demeurez :
 Je n'y résiste point. Mais je sens ma faiblesse :
 Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
 Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
 Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
 Que dis-je ! En ce moment, mon cœur, hors de lui-même,
 S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE.

Hé bien ! seigneur, hé bien ! qu'en peut-il arriver ?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

TITUS.

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure ?
S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?
S'ils se taisent, madame, et me vendent leurs lois,
A quoi m'exposez-vous ? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience ?
Que n'oseront-ils point alors me demander ?
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder ?

BÉRÉNICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice ?

TITUS.

Je les compte pour rien ! Ah ciel ! quelle injustice !

BÉRÉNICE.

Quoi ! pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger !
Rome a ses droits, seigneur : n'avez-vous pas les vôtres ?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas ! que vous me déchirez !

BÉRÉNICE.

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez !

TITUS.

Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire,

Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'empire,
 Rome me fit jurer de maintenir ses droits :
 Je dois les maintenir. Déjà, plus d'une fois,
 Rome a de mes pareils exercé la constance.
 Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance,
 Vous les verriez toujours à ses ordres soumis :
 L'un, jaloux de sa foi, va chez les ennemis
 Chercher, avec la mort, la peine toute prête ;
 D'un fils victorieux l'autre proscriit la tête ;
 L'autre avec des yeux secs, et presque indifférents,
 Voit mourir ses deux fils, par son ordre expirants.
 Malheureux ! mais toujours la patrie et la gloire
 Ont parmi les Romains remporté la victoire.
 Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
 Passe l'austérité de toutes leurs vertus ;
 Qu'elle n'approche point de cet effort insigne ;
 Mais, madame, après tout, me croyez-vous indigne
 De laisser un exemple à la postérité,
 Qui, sans de grands efforts, ne puisse être imité ?

BÉRÉNICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie :
 Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie.
 De tous vos sentiments mon cœur est éclairci.
 Je ne vous parle plus de me laisser ici :
 Qui ? moi, j'aurais voulu, honteuse et méprisée,
 D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?
 J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus !
 C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
 N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
 Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures ;
 Non : si le ciel encore est touché de mes pœurs,
 Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.
 Si je forme des vœux contre votre injustice,
 Si, devant que mourir, la triste Bérénice

Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée;
Que ma douleur présente et ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser :
Et, sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

SCÈNE VI

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur ? Est-elle enfin disposée à partir ?

TITUS.

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre :
La reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN.

Hé quoi ! n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on observe ses pas ?
Ses femmes, à toute heure autour d'elle empressées,
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur ; continuez, la victoire est à vous.
Je sais que sans pitié vous n'avez pu l'entendre ;
Moi-même, en la voyant, je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin : songez, en ce malheur,
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissements l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir...

TITUS.

Non, je suis un barbare ;

Moi-même je me hais. Néron, tant détesté,

N'a point à cet excès poussé sa cruauté.

Je ne souffrirai point que Bérénice expire.

Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, seigneur !

TITUS.

Je ne sais, Paulin, ce que je dis :

L'excès de la douleur accable mes esprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée :

Déjà de vos adieux la nouvelle est semée ;

Rome, qui gémissait, triomphe avec raison ;

Tous les temples ouverts fument en votre nom :

Et le peuple, élevant vos vertus jusqu'aux nues,

Va partout de lauriers couronner vos statues.

TITUS.

Ah, Rome ! Ah, Bérénice ! Ah, prince malheureux !

Pourquoi suis-je empereur ? Pourquoi suis-je amoureux ?

SCÈNE VII

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Qu'avez-vous fait, seigneur ? l'aimable Bérénice

Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.

Elle n'entend ni pleurs, ni conseil, ni raison ;

Elle implore à grands cris le fer et le poison.

Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie :
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous? allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertus, de grâces, de beauté,
Ou renoncez, seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Hélas! quel mot puis-je lui dire?
Moi-même, en ce moment, sais-je si je respire?

SCÈNE VIII

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE,
RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'Etat.
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS.

Je vous entends, grands dieux! vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer!

PAULIN.

Venez, seigneur, passons dans la chambre prochaine :
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la reine.

PAULIN.

Quoi ! vous pourriez, seigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majesté ?
Rome...

TITUS.

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.

(A *Antiochus*.)

Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez. J'espère, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ARSACE.

Où pourrai-je trouver ce prince trop fidèle ?
Ciel, conduisez mes pas, et secondez mon zèle :
Faites qu'en ce moment j'en puisse annoncer
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser !

SCÈNE II

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ah ! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grâce à mon seul désespoir.

ARSACE.

La reine part, seigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part ?

ARSACE.

Dès ce soir

Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée

BÉRÉNICE.

Que Titus à ses pleurs l'ait si longtemps laissée.
 Un généreux dépit succède à sa fureur :
 Bérénice renonce à Rome, à l'empereur,
 Et même veut partir avant que Rome instruite
 Puisse voir son désordre et jouir de sa fuite.
 Elle écrit à César.

ANTIOCHUS.

O ciel ! qui l'aurait cru ?

Et Titus ?

ARSACE.

A ses yeux Titus n'a point paru.
 Le peuple avec transport l'arrête et l'environne,
 Applaudissant aux noms que le sénat lui donne ;
 Et ces noms, ces respects, ces applaudissements,
 Deviennent pour Titus autant d'engagements,
 Qui, le liant, seigneur, d'une honorable chaîne,
 Malgré tous ses soupirs et les pleurs de la reine,
 Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
 C'en est fait : et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de sujets d'espoir, Arsace ! je l'avoue :
 Mais d'un soin si cruel la fortune me joue ;
 J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
 Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis ;
 Et mon cœur, prévenu d'une crainte importune,
 Croit, même en espérant, irriter la fortune.
 Mais que vois-je ! Titus porte vers nous ses pas ?
 Que veut-il ?

SCÈNE III

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS, *à sa suite.*

Demeurez : qu'on ne me suive pas.

(*A Antiochus.*)

Enfin, prince, je viens dégager ma promesse.

Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse.

Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens,

Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.

Venez, prince, venez : je veux bien que vous-même

Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

SCÈNE IV

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Hé bien ! voilà l'espoir que tu m'avais rendu !

Et tu vois le triomphe où j'étais attendu !

Bérénice partait justement irritée !

Pour ne la plus revoir, Titus l'avait quittée !

Qu'ai-je donc fait, grands dieux ? Quel cours infortuné

A ma funeste vie aviez-vous destiné ?

Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage

De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.

Et je respire encor ! Bérénice ! Titus !

Dieux cruels ! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCENE V

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Non, je n'écoute rien. Me voilà résolue :
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue ?
Pourquoi venir encore aiguïr mon désespoir ?
N'êtes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais, de grâce, écoutez.

BÉRÉNICE.

Il n'est plus temps.

TITUS.

Madame,

Un mot.

BÉRÉNICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon âme ?
Ma princesse, d'où vient ce changement soudain ?

BÉRÉNICE.

G'en est fait. Vous voulez que je parte demain ;
Et moi, j'ai résolu de partir tout à l'heure :
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BÉRÉNICE.

Ingrat! que je demeure!

Et pourquoi? Pour entendre un peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie?
Quel crime, quelle offense, a pu les animer?
Hélas! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer!

TITUS.

Ecoutez-vous, madame, une foule insensée?

BÉRÉNICE.

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si longtemps les témoins,
Qui semblaient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre
A mes tristes regards viennent partout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice,

TITUS.

O ciel, que vous êtes injuste!

BÉRÉNICE.

Retournez, retournez vers ce sénat auguste!
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien! avec plaisir l'avez-vous écouté?
Etes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?

Mais ce n'est pas assez expier vos amours :
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse !
Que je puisse jamais oublier Bérénice !
Ah dieux ! dans quel moment son injuste rigueur
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur !
Connaissez-moi, madame ; et, depuis cinq années,
Comptez tous les moments et toutes les journées
Où, par plus de transports et par plus de soupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les desirs :
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse ;
Et jamais...

BÉRÉNICE.

Vous m'aimez, vous me le soutenez ;
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez !
Quoi ! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes !
Que me sert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah, cruel ! par pitié, montrez-moi moins d'amour :
Ne me rappelez point une trop chère idée,
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que, déjà de votre âme exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.

(Titus lit une lettre.)

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je désire .
Lisez, ingrat, lisez, et me laissez sortir.

TITUS.

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoi ! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème !

Vous cherchez à mourir ! et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir !
Qu'on cherche Antiochus ; qu'on le fasse venir.
(*Bérénice se laisse tomber sur un siège.*)

SCÈNE VI

TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS.

Madame, il faut vous faire un aveu véritable :
Lorsque j'envisageai le moment redoutable
Où, pressé par les lois d'un austère devoir,
Il fallait pour jamais renoncer à vous voir ;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon âme à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs ;
Mais, quoi que je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avais prévu que la moindre partie ;
Je croyais ma vertu moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée ;
Le sénat m'a parlé ; mais mon âme accablée
Écoutait sans entendre, et ne leur a laissé,
Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine :
Moi-même à tous moments je me souviens à peine
Si je suis empereur, ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein :
Mon amour m'entraînait ; et je venais peut-être
Pour me chercher moi-même, et pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé ? Je vois la mort peinte en vos yeux ;

Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux :
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue :
Je ressens tous les maux que je puis ressentir ;
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes :
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit ;
Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
L'empire incompatible avec votre hyménée,
Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, madame ; et je dois moins encore vous dire
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous même rougiriez de ma lâche conduite :
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne empereur sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.
Pour sortir des tourments dont mon âme est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie ;
Je me suis vu, madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un héros, et par plus d'un Romain :
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance
Dont le sort s'attachait à les persécuter,
Comme un ordre secret de n'y plus résister.
Si vos pleurs plus longtemps viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tout moment je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre ;
En l'état où je suis je puis tout entreprendre .

Et je ne répons pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BÉRÉNICE.

Hélas !

TITUS.

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y bien, madame : et si je vous suis cher...

SCÈNE VII

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

Venez, prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma faiblesse ;
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout : je vous connais tous deux.
Mais connaissez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, seigneur, de votre estime ;
Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang ;
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez malgré moi confié, l'un et l'autre,
La reine, son amour, et vous, seigneur, le vôtre.
La reine qui m'entend peut me désavouer ;
Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
Répondre par mes soins à votre confiance.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance ;

Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidèle était votre rival?

TITUS.

Mon rival!

ANTIOCHUS.

Il est temps que je vous éclaireisse.

Oui, seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.

Pour ne la plus aimer j'ai cent fois combattu :

Je n'ai pu l'oublier; au moins je me suis tu.

De votre changement la flatteuse apparence

M'avait rendu tantôt quelque faible espérance :

Les larmes de la reine ont éteint cet espoir.

Ses yeux, baignés de pleurs, demandaient à vous voir :

Je suis venu, seigneur, vous appeler moi-même;

Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime;

Vous vous êtes rendu : je n'en ai point douté.

Pour la dernière fois je me suis consulté;

J'ai fait de mon courage une épreuve dernière;

Je viens de rappeler ma raison tout entière :

Jamais je ne me suis senti plus amoureux.

Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds :

Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire;

J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.

Oui, madame, vers vous j'ai rappelé ses pas :

Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.

Puisse le ciel verser sur toutes vos années

Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées!

Ou, s'il vous garde encore un reste de courroux,

Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups

Qui pourraient menacer une si belle vie,

Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BÉRÉNICE, *se levant.*

Arrêtez, arrêtez! Princes trop généreux,

En quelle extrémité me jetez-vous tous deux?

Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Partout du désespoir je rencontre l'image,
Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.

(A Titus.)

Mon cœur vous est connu, seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire :
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars,
N'ont point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée :
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes :
Bérénice, seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste :
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.

Adieu, seigneur, réglez : je ne vous verrai plus.

(A Antiochus.)

Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux.
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite :
Je l'aime, je le fuis ; Titus m'aime, il me quitte ;
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse

Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.

Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.

(A Titus.)

Pour la dernière fois, adieu, seigneur.

ANTIOCHUS.

Hélas!

FIN DE BÉRÉNICE.

BAJAZET

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

1672

PERSONNAGES

BAJAZET, frère du sultan Amurat.

ROXANE, sultane favorite du sultan Amurat.

ATALIDE, fille du sang ottoman.

ACOMAT, grand-vizir.

OSMIN, confident du grand-vizir.

ZATIME, esclave de la sultane.

ZAIRE, esclave d'Atalide.

GARDES.

*La scène est à Constantinople, autrement dite Byzance,
dans le sérail du Grand-Seigneur.*

BAJAZET

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Viens, suis-moi, la sultane en ce lieu se doit rendre.
Je pourrai cependant te parler et t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, seigneur, entre-t-on dans ces lieux
Dont l'accès était même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais, laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardait à mon impatience!
Et que d'un œil content je te vois dans Byzance?
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long, pour moi seul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère;
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire,
Dépendent les destins de l'empire ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le sultan?

OSMIN.

Babylone, seigneur, à son prince fidèle,
Vovait sans s'étonner notre armée autour d'elle ;
Les Persans rassemblés marchaient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchaient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siège inutile,
Semblait vouloir laisser Babylone tranquille ;
Et, sans renouveler ses assauts impuissants,
Résolu de combattre, attendait les Persans.
Mais, comme vous savez, malgré ma diligence,
Un long chemin sépare et le camp et Byzance ;
Mille obstacles divers m'ont même traversé :
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT.

Que faisaient cependant nos braves janissaires ?
Rendent-ils au sultan des hommages sincères ?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien là !
Amurat jouit-t-il d'un pouvoir absolu ?

OSMIN

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et semblait se promettre une heureuse victoire.
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir :
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires :
Il se souvient toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,
Il voulait, disait-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours ;
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours :
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.

Votre absence est pour eux un sujet de murmure :
Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux,
Lorsque assurés de vaincre ils combattaient sous vous.

ACOMAT.

Quoi ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée ?
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur vizir ?

OSMIN.

Le succès du combat réglera leur conduite ;
Il faut voir du sultan la victoire ou la fuite.
Quoique à regret, seigneur, ils marchent sous ses lois,
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits :
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années ;
Mais enfin le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez, soumis, rapporter dans Byzance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance ;
Mais si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son empire naissant,
S'il fuit, ne doutez point que, fiers de sa disgrâce,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, seigneur, la perte du combat
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit tremblait pour Bajazet :
On craignait qu'Amurat, par un ordre sévère,
N'envoyât demander la tête de son frère.

ACOMAT.

Tel était son dessein : cet esclave est venu ;
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

OSMIN.

Quoi ! seigneur, le sultan reverra son visage,
Sans que de vos respects il lui porte ce gage ?

ACOMAT.

Cet esclave n'est plus : un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bientôt la cause et la vengeance.
Que lui répondrez-vous ?

ACOMAT.

Peut-être avant ce temps

Je saurai l'occuper de soins plus importants.

Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine ;

Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.

Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,

Qu'il va chercher sans moi les sièges, les combats :

Il commande l'armée ; et moi, dans une ville

Il me laisse exercer un pouvoir inutile.

Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un vizir !

Mais j'ai plus dignement employé ce loisir :

J'ai su lui préparer des craintes et des veilles ;

Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN.

Quoi donc ? qu'avez-vous fait ?

ACOMAT.

J'espère qu'aujourd'hui

Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

OSMIN.

Quoi ! Roxane, seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs états et remplissent sa cour ?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour ;
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de sultane.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Osmine : il a voulu
Qu'elle eût, dans son absence, un pouvoir absolu.
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires :
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance .
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oisiveté des enfants des sultans.
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience,
Toi-même, tu l'as vu courir dans les combats,
Emportant après lui tous les cœurs des soldats,
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,

Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'État,
N'osait sacrifier ce frère à sa vengeance,
Ni du sang ottoman proscrire l'espérance.
Ainsi donc pour un temps, Amurat désarmé
Laissa dans le sérail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que, fidèle à sa haine,
Et des jours de son frère arbitre souveraine,
Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,
Le fit sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moi, demeuré seul, une juste colère
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.
J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes;
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes, *à Roxane*
Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus
Si voisins de ses yeux, leur étaient inconnus.
Que te dirai-je enfin? la sultane éperdue
N'eut plus d'autre désir que celui de sa vue.

OSMIN.

Mais pouvaient-ils tromper tant de jaloux regards
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La sultane, à ce bruit feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent;
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent.
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.
Roxane vit le prince; elle ne put lui taire
L'ordre dont elle seule était dépositaire.

Bajazet est aimable; il vit que son salut
 Dépendait de lui plaire, et bientôt il lui plut.
 Tout conspirait pour lui : ses soins, sa complaisance,
 Ce secret découvert, et cette intelligence,
 Soupairs d'autant plus doux qu'il les fallait celer,
 L'embarras irritant de ne s'oser parler,
 Même témérité, périls, craintes communes,
 Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
 Ceux mêmes dont les yeux les devaient éclairer,
 Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN.

Quoi ! Roxane d'abord leur découvrant son âme
 Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme ?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore; et jusques à ce jour,
 Atalide a prêté son nom à cet amour.
 Du père d'Amurat Atalide est la nièce;
 Et même avec ses fils partageant sa tendresse,
 Elle a vu son enfance élevée avec eux.
 Du prince, en apparence, elle reçoit les vœux;
 Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
 Et veut bien, sous son nom, qu'il aime la sultane.
 Cependant, cher Osmine, pour s'appuyer de moi,
 L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi.

OSMIN.

Quoi ! vous l'aimez, seigneur ?

ACOMAT.

Voudrais-tu qu'à mon âge
 Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?
 Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
 Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents ?

C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue :
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va, contre lui-même, assurer un appui.
Un vizir aux sultans fait toujours quelque ombrage ;
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse ;
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse :
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnaîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête...
Je ne m'explique point, Osmin, mais je prétends
Que du moins il faudra la demander longtemps.
Je sais rendre aux sultans de fidèles services ;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord, elle entendait ma voix,
Et craignait du sérail les rigoureuses lois ;
Mais enfin, bannissant cette importune crainte
Qui dans nos entretiens jetait trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obscur un esclave me guide,
Et... Mais on vient : c'est elle et sa chère Atalide.
Demeure ; et, s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer.

SCÈNE II

ROXANE, ATALIDE, ACOMAT, OSMIN,
ZATIME, ZAIRE.

ACOMAT.

La vérité s'accorde avec la renommée,
Madame, Osmin a vu le sultan et l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet ;
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet :
D'une commune voix ils l'appellent au trône.
Cependant les Persans marchaient vers Babylone,
Et bientôt les deux camps au pied de son rempart
Devaient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées ;
Et même, si d'Osmin, je compte les journées,
Le ciel en a déjà réglé l'événement,
Et le sultan triomphe ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, madame, et rompons le silence :
Fermions-lui dès ce jour les portes de Byzance ;
Et, sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous ? s'il triomphe au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir
Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai su déjà par mes brigues secrètes
Gagner de notre loi les sacrés interprètes :
Je sais combien, crédule en sa dévotion,
Le peuple suit le frein de la religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière :
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière ;
Déployez en son nom cet étendard fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.

Les peuples, prévenus de ce nom favorable,
Savent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs, un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Byzance
Transporter désormais son trône et sa présence.
Déclarons le péril dont son frère est pressé;
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé;
Surtout qu'il se déclare et se montre lui-même,
Et fasse voir ce front digne du diadème.

ROXANE.

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, assembler vos amis :
De tous leurs sentiments venez me rendre compte ;
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez.

SCÈNE III

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE.

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.
Pour la dernière fois je le vais consulter :
Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Est-il temps d'en douter,
Madame? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du vizir entendu le langage ;

Bajazet vous est cher : savez-vous si demain
Sa liberté, ses jours seront en votre main ?
Peut-être en ce moment Amurat en furie
S'approche pour trancher une si belle vie.
Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui ?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui ?

ATALIDE.

Quoi, madame ! les soins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ses respects, et surtout vos appas,
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas ?
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE.

Hélas ! pour mon repos, que ne le puis-je croire !
Pourquoi faut-il au moins que, pour me consoler,
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler !
Vingt fois sur vos discours pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouissant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,
Et l'ai fait en secret amener devant moi.
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile ,
Mais, sans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvais point, ce trouble, cette ardeur
Que m'avait tant promis un discours trop flatteur.
Enfin, si je lui donne et la vie et l'empire,
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE.

Quoi donc ! à son amour, qu'allez-vous proposer ?

ROXANE.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE.

Vous épouser ! ô ciel ! que prétendez-vous faire ?

ROXANE

Je sais que des sultans l'usage m'est contraire ;
Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse,
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse ;
Mais, toujours inquiète avec tous ses appas,
Esclave, elle reçoit son maître entre ses bras ;
Et, sans sortir du joug où leur loi la condamne,
Il faut qu'un fils naissant la déclare sultane.
Amurat plus ardent, et seul jusqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
J'en reçus la puissance aussi bien que le titre ;
Et des jours de son frère il me laissa l'arbitre.
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits :
Et moi, qui n'aspirais qu'à cette seule gloire,
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.
Toutefois, que sert-il de me justifier ?
Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ses malheurs, plus heureux que son frère,
Il m'a plu, sans peut-être aspirer à me plaire :
Femmes, gardes, vizir, pour lui j'ai tout séduit ;
En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.
Grâces à mon amour, je me suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.
Bajazet touche presque au trône des sultans :
Il ne faut plus qu'un pas ; mais c'est où je l'attends.
Malgré tout mon amour, si, dans cette journée,

Il ne m'attache à lui par un juste hyménée,
 S'il ose m'alléguer une odieuse loi;
 Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi,
 Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
 Sans consulter enfin si je me perds moi-même,
 J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
 Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.
 Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce :
 Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
 Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
 Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui :
 Je veux que, devant moi, sa bouche et son visage
 Me découvrent son cœur sans me laisser d'ombrage;
 Que lui-même, en secret amené dans ces lieux,
 Sans être préparé se présente à mes yeux.
 Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue.

SCÈNE IV

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Zaire, c'en est fait, Atalide est perdue !

ZAIRE.

Vous ?

ATALIDE.

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir.
 Mon unique espérance est dans mon désespoir.

ZAIRE.

Mais, madame, pourquoi ?

ATALIDE.

Si tu venais d'entendre

Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,
Quelles conditions elle veut imposer !
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême ?
Et, s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même ?

ZAIRE.

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir,
Votre amour, dès longtemps, a dû le pressentir.

ATALIDE.

Ah ! Zaire, l'amour a-t-il tant de prudence !
Tout semblait avec nous être d'intelligence :
Roxane, se livrant tout entière à ma foi,
Du cœur de Bajazet se reposait sur moi,
M'abandonnait le soin de tout ce qui le touche,
Le voyait par mes yeux, lui parlait par ma bouche ;
Et je croyais toucher au bienheureux moment
Où j'allais par ses mains couronner mon amant.
Le ciel s'est déclaré contre mon artifice.
Et que fallait-il donc, Zaire, que je fisse ?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer,
Et perdre mon amant pour la désabuser ?
Avant que dans son cœur cette amour fût formée,
J'aimais et je pouvais m'assurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L'amour serra les nœuds par le sang commencés.
Elevée avec lui dans le sein de sa mère,
J'appris à distinguer Bajazet de son frère ;
Elle-même avec joie unit nos volontés :
Et, quoique après sa mort, l'un de l'autre écartés,
Conservant, sans nous voir, le désir de nous plaire,
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer.

Ne put voir sans amour ce héros trop aimable :
 Elle courut lui tendre une main favorable.
 Bajazet étonné rendit grâce à ses soins,
 Lui rendit des respects : pouvait-il faire moins ?
 Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite !
 De ses moindres respects Roxane satisfaite
 Nous engagea tous deux, par sa facilité,
 A la laisser jouir de sa crédulité.
 Zaire, il faut pourtant avouer ma faiblesse :
 D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.
 Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
 Opposait un empire à mes faibles attraits :
 Mille soins la rendaient présente à sa mémoire ;
 Elle l'entretenait de sa prochaine gloire :
 Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tout discours,
 N'avait que des soupirs qu'il répétait toujours.
 Le ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes.
 Mais enfin Bajazet dissipa mes alarmes :
 Je condamnai mes pleurs, et jusques aujourd'hui
 Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.
 Hélas ! tout est fini : Roxane méprisée
 Bientôt de son erreur sera désabusée.
 Car enfin Bajazet ne sait point se cacher ;
 Je connais sa vertu prompte à s'effaroucher.
 Il faut qu'à tous moments, tremblante et secourable,
 Je donne à ses discours un sens plus favorable.
 Bajazet va se perdre. Ah ! si, comme autrefois,
 Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix !
 Au moins, si j'avais pu préparer mon visage !
 Mais, Zaire, je puis l'attendre à son passage ;
 D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.
 Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.
 Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.
 Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure ;
 Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi.

Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ?
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.

ZAIRE.

Ah ! dans quels soins, madame, allez-vous vous plonger ?
Toujours avant le temps faut-il vous affliger ?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez ou cachez l'ennui qui vous dévore.
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,
Pourvu qu'entretendue en son erreur fatale,
Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale.
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets
Et de leur entrevue attendre le succès.

ATALIDE.

Hé bien, Zaire, allons. Et toi, si ta justice
De deux jeunes amants veut punir l'artifice,
O ciel ! si notre amour est condamné de toi,
Je suis la plus coupable, épuise tout sur moi !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Prince, l'heure fatale est enfin arrivée
Qu'à votre liberté le ciel a réservée.
Rien ne me retient plus ; et je puis, dès ce jour,
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.
Non que vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un empire tranquille ;
Je fais ce que je puis, je vous l'avais promis :
J'arme votre valeur contre vos ennemis,
J'écarte de vos jours un péril manifeste ;
Votre vertu, seigneur, achèvera le reste.
Osmin a vu l'armée ; elle penche pour vous ;
Les chefs de notre loi conspirent avec nous ;
Le vizir Acomat vous répond de Byzance ;
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets,
Peuple que dans ses murs renferme ce palais,
Et dont à ma faveur les âmes asservies
M'ont vendu dès longtemps leur silence et leurs vies.
Commencez maintenant : c'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuste carrière,
Vous repoussez, seigneur, une main meurtrière ;
L'exemple en est commun ; et, parmi les sultans,
Ce chemin à l'empire a conduit de tous temps.

BÉRÉNICE.

Mais, pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre
D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que, quand je vous servais, je servais mon époux;
Et, par le nœud sacré d'un heureux hyménée,
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah! que proposez-vous, madame?

ROXANE.

Eh quoi, seigneur,
Quel obstacle secret trouble notre bonheur?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'empire....
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire?

ROXANE.

Oui, je sais què depuis qu'un de vos empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée.
De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.
Mais l'amour ne suit point ces lois imaginaires;
Et, sans vous rappeler des exemples vulgaires.
Soliman (vous savez qu'entre tous vos aïeux,
Dont l'univers a craint le bras victorieux,
Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane),
Ce Soliman jeta les yeux sur Roxelane.
Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier,
A son trône, à son lit, daigna l'associer,
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice.

BAJAZET.

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,
 Ce qu'était Soliman, et le peu que je suis.
 Soliman jouissait d'une pleine puissance :
 L'Égypte ramenée à son obéissance ;
 Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
 De tous ses défenseurs devenu le cercueil ;
 Du Danube asservi les rives désolées ;
 De l'empire persan les bornes reculées ;
 Dans leurs climats brûlants les Africains domptés,
 Faisaient taire les lois devant ses volontés.
 Que suis-je ? J'attends tout du peuple et de l'armée :
 Mes malheurs font encor toute ma renommée.
 Infortuné, proscrit, incertain de régner,
 Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner ?
 Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères ?
 Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères ?
 Songez, sans me flatter du sort de Soliman,
 Au meurtre tout récent du malheureux Osman :
 Dans leur rébellion, les chefs des janissaires,
 Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,
 Se crurent à sa perte assez autorisés
 Par le fatal hymen que vous me proposez.
 Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur suffrage,
 Peut-être avec le temps j'oserai davantage.
 Ne précipitons rien ; et daignez commencer
 A me mettre en état de vous récompenser.

ROXANE.

Je vous entends, seigneur. Je vois mon imprudence ;
 Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance :
 Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
 Où mon amour trop prompt vous allait engager.
 Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites ;

Et je le crois, seigneur, puisque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Les périls plus certains où vous vous exposez ?
Songez-vous que, sans moi, tout vous devient contraire ?
Que c'est à moi surtout qu'il importe de plaire ?
Songez-vous que je tiens les portes du palais ;
Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais ;
Que j'ai sur votre vie un empire suprême ;
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime ?
Et, sans ce même amour qu'offensent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus ?

BAJAZET.

Oui, je tiens tout de vous ; et j'avais lieu de croire
Que c'était pour vous-même une assez grande gloire,
En voyant devant moi tout l'empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.
Je ne m'en défends point ; ma bouche le confesse,
Et mon respect saura le confirmer sans cesse :
Je vous dois tout mon sang ; ma vie est votre bien.
Mais enfin voulez-vous...

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées :
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir :
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
Car enfin qui m'arrête ? et quelle autre assurance
Demanderais-je encor de son indifférence ?
L'ingrat est-il touché de mes empressements ?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements ?
Ah ! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grâce ;
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,

Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère ;
Il m'aime, tu le sais ; et, malgré sa colère,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point ; j'y cours ; et, dès ce moment même...
Bajazet, écoutez ; je sens que je vous aime :
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir :
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie.
S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie.

BAJAZET.

Vous pouver me l'ôter, elle est entre vos mains :
Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grâce,
Vous rendra dans son cœur votre première place.

ROXANE.

Dans son cœur ? Ah ! crois-tu, quand il le voudrait bien,
Que, si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur si longtemps possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée,
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi ?
Je te donne, cruel, des armes contre moi,
Sans doute ; et je devrais retenir ma faiblesse :
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectais à tes yeux une fausse fierté :
De toi dépend ma joie et ma félicité :
De ma sanglante mort ta mort sera suivie.
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie !
Tu soupIRES enfin, et sembles te troubler :
Achève, parle.

BAJAZET

BAJAZET.

O ciel ! que ne puis-je parler !

ROXANE.

Quoi donc ! Que dites-vous ? et que viens-je d'entendre ?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre ?
Quoi ! de vos sentiments je ne puis m'éclaircir ?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir :
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime ;
Ou bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE.

Ah ! c'en est trop enfin, tu seras satisfait.
Holà ! gardes, qu'on vienne.

SCÈNE II

BAJAZET, ROXANE, ACOMAT.

ROXANE.

Acomat, c'en est fait.
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.
Du sultan Amurat je reconnais l'empire :
Sortez. Que le sérail soit désormais fermé ;
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

SCÈNE III

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Seigneur, qu'ai-je entendu ? Quelle surprise extrême.
Qu'allez-vous devenir ? Que deviens-je moi-même ?

D'où naît ce changement? Qui dois-je en accuser?
O ciel!

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuser.
Roxane est offensée et court à la vengeance :
Un obstacle éternel rompt notre intelligence.
Vizir, songez à vous, je vous en averti;
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi!

BAJAZET.

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.
Je sais dans quels périls mon amitié vous jette;
Et j'espérais un jour vous mieux récompenser.
Mais, c'en est fait, vous dis-je; il n'y faut plus penser.

ACOMAT.

Et quel est donc, seigneur, cet obstacle invincible?
Tantôt dans le sérail j'ai laissé tout paisible.
Quelle fureur saisit votre esprit et le sien?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse!

ACOMAT.

Hé bien?

L'usage des sultans à ses vœux est contraire;
Mais cet usage, enfin, est-ce une loi sévère,
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer?
La plus sainte des lois, ah! c'est de vous sauver,
Et d'arracher, seigneur, d'une mort manifeste,
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste!

BAJAZET.

Ce reste malheureux serait trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT.

Et pourquoi vous en faire une image si noire ?
L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire ?
Cependant Soliman n'était pas menacé
Des périls évidents dont vous êtes pressé.

BAJAZET.

Et ce sont ces périls et ce soin de ma vie
Qui d'un servile hymen feraient l'ignominie.
Soliman n'avait point ce prétexte odieux ;
Son esclave trouva grâce devant ses yeux ;
Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET.

Acomat, c'est assez.

Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces ;
J'osai, tout jeune encor, la chercher sur vos traces ;
Et l'indigne prison où je suis renfermé
A la voir de plus près m'a même accoutumé ;
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée :
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas ! si je la quitte avec quelque regret...
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet
Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées
M'avaient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT.

Ah ! si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur : dites un mot, et vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves janissaires,
De la religion les saints dépositaires,
Du peuple byzantin ceux qui plus respectés
Par leur exemple seul règlent ses volontés,
Sont prêts de vous conduire à la porte sacrée
D'où les nouveaux sultans font leur première entrée.

BAJAZET.

Hé bien, brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher.
Du sérail, s'il le faut, venez forcer la porte ;
Entrez accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé malgré moi du nom de son époux ;
Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
Par un beau désespoir me secourir moi-même ;
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

ACOMAT.

Hé ! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance ?
Alors, qu'aura servi ce zèle impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux ?
Promettez : affranchi d'un péril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

BAJAZET.

Moi !

Ne rougissez point : le sang des Ottomans
Ne doit point en esclave obéir aux serments.
Consultez ces héros que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :
Libres dans leurs victoires, et maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'Etat fut leur unique loi ;
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée.
Je m'emporte, seigneur.

BAJAZET.

Oui, je sais, Acomat,
Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'Etat.
Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetaient point par une perfidie.

ACOMAT.

O courage inflexible ! O trop constante foi,
Que, même en périssant, j'admire malgré moi !
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde... Mais quel bonheur nous envoie Atalide ?

SCENE IV

BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT.

ACOMAT.

Ah ! madame ! venez avec moi vous unir.
Il se perd.

ATALIDE.

C'est de quoi je viens l'entretenir.
Mais laissez-nous : Roxane, à sa perte animée,
Veut que de ce palais la porte soit fermée.

Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas :
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.

SCÈNE V

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

Hé bien ! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le ciel punit ma feinte, et confond votre adresse ;
Rien ne m'a pu parer contre ses derniers coups :
Il fallait ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a servi cette indigne contrainte ?
Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avait prédit : mais vous l'avez voulu ;
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.
Belle Atalide, au nom de cette complaisance,
Daignez de la sultane éviter la présence :
Vos pleurs vous trahiraient, cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

ATALIDE.

Non, seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé contre la destinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner :
Il faut vous rendre ; il faut me quitter et régner.

BAJAZET.

Vous quitter !

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi
Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi ;

Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentais l'image douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments.
Mais à mes tristes yeux votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'était pas montrée :
Je ne vous voyais pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence ;
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs ;
Mais, hélas ! épargnez une âme plus timide ;
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide ;
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs
Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs !

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, si, dès cette journée,
Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée ?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai.
Peut-être à mon destin, seigneur, j'obéirai.
Que sais-je ? A ma douleur je chercherai des charmes.
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu ;
Que vous vivez ; qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidèle,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
Quoi ! cet amour si tendre, et né dans notre enfance,

Dont les feux avec nous ont crû dans le silence ;
Vos larmes que ma main pouvait seule arrêter ;
Mes serments redoublés de ne vous point quitter :
Tout cela finirait par une perfidie !
J'épouserai, et qui ? (s'il faut que le die)
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts ;
Qui m'offre, ou son hymen, ou la mort infaillible ;
Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,
Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour ?
Ah ! qu'au jaloux sultan ma tête soit portée,
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée !

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez : si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La sultane vous aime ; et, malgré sa colère,
Si vous preniez, seigneur, plus de soin de lui plaire ;
Si vos soupirs daignaient lui faire pressentir
Qu'un jour...

BAJAZET.

Je vous entends : je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée
Craigne les soins d'un trône où je pourrais monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace ;
Mais, sans cesse occupé des grands noms de ma race,
J'espérais que, fuyant un indigne repos,

Je prendrais quelque place entre tant de héros.
Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurais promis :
Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis,
Peut-être, dans le temps que je voudrais lui plaire,
Feraient par leur désordre un effet tout contraire ;
Et de mes froids soupirs ses regards offensés
Verraient trop que mon cœur ne les a point poussés.
O ciel ! combien de fois je l'aurais éclaircie,
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie ;
Si je n'avais pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous !
Et j'irais l'abuser d'une fausse promesse !
Je me parjurerais ! Et, par cette bassesse...
Ah ! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur était moins plein de son amour,
Je vous verrais, sans doute, en rougir la première.
Mais, pour vous épargner une injuste prière,
Adieu : je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire ;
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux
Se fait tant de plaisirs d'expirer à mes yeux,
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un et l'autre :
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre ;
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

BAJAZET.

O ciel ! que faites-vous ?

ATALIDE.

Cruel ! pouvez-vous croire
 Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire ?
 Pensez-vous que cent fois, en vous faisant parler,
 Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler ?
 Mais on me présentait votre perte prochaine.
 Pourquoi faut-il, ingrat ! quand la mienne est certaine,
 Que vous n'osiez pour moi, ce que j'osais pour vous ?
 Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux ;
 Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
 Vous-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne .
 A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le vizir ?
 Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir ?
 Enfin, dans sa fureur implorant mon adresse,
 Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse .
 Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain
 Qui lui fasse tomber les armes de la main.
 Allez, seigneur, sauvez votre vie et la mienne

BAJAZET.

Hé bien... Mais quels discours faut-il que je lui tiennne ?

ATALIDE.

Ah ! daignez sur ce choix ne me point consulter.
 L'occasion, le ciel pourra vous les dicter.
 Allez : entre elle et vous je ne dois point paraître ;
 Votre trouble ou le mien nous ferait reconnaître.
 Allez : encore un coup, je n'ose m'y trouver.
 Dites... tout ce qu'il faut, seigneur, pour vous sauver.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Zaïre, il est donc vrai, sa grâce est prononcée?

ZAIRE.

Je vous l'ai dit, madame : une esclave empressée,
Qui courait de Roxane accomplir le désir,
Aux portes du sérail a reçu le vizir.
Ils ne m'ont point parlé; mais, mieux qu'aucun langage,
Le transport du vizir marquait sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au palais.
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.
Roxane a pris, sans doute, une plus douce voie.

ATALIDE.

Ainsi, de toutes parts, les plaisirs et la joie
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû; je ne m'en repens pas.

ZAIRE.

Quoi, madame! Quelle est cette nouvelle alarme?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement
Bajazet a pu faire un si prompt changement?

Roxane en sa fureur paraissait inflexible ;
 A-t-elle de son cœur quelque gage infailible ?
 Parle. L'épouse-t-il ?

ZAIRE.

Je n'en ai rien appris.
 Mais enfin s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix ;
 S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire
 S'il l'épouse, en un mot...

ATALIDE.

S'il l'épouse, Zaïre !

ZAIRE.

Quoi ! vous repentez-vous des généreux discours
 Que vous dictait le soin de conserver ses jours ?

ATALIDE.

Non, non : il ne fera que ce qu'il a dû faire.
 Sentiments trop jaloux, c'est à vous de vous taire :
 Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés ;
 Respectez ma vertu qui vous a surmontés ;
 A ces nobles conseils ne mêlez point le vôtre ;
 Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre ,
 Laissez-moi sans regret me le représenter
 Au trône où mon amour l'a forcé de monter.
 Oui, je me reconnais, je suis toujours la même.
 Je voulais qu'il m'aimât, chère Zaïre ; il m'aime :
 Et du moins cet espoir me console aujourd'hui
 Que je vais mourir digne et contente de lui.

ZAIRE.

Mourir ! Quoi ! ~~vous~~ auriez un dessein si funeste ?

ATALIDE.

J'ai cédé mon amant ; tu t'étonnes du reste !
 Peux-tu compter, Zaire, au nombre des malheurs
 Une mort qui prévient et finit tant de pleurs ?
 Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu, sans doute ;
 Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.
 Je n'examine point ma joie ou mon ennui :
 J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
 Mais, hélas ! il peut bien penser avec justice
 Que, si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
 Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
 L'aime trop pour vouloir en être le témoin.
 Allons, je veux savoir...

ZAIRE.

Modérez-vous, de grâce :
 On vient vous informer de tout ce qui se passe.
 C'est le vizir.

SCÈNE II

ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE.

ACOMAT.

Enfin, nos amants sont d'accord,
 Madame ; un calme heureux nous remet dans le port.
 La sultane a laissé désarmer sa colère ;
 Elle m'a déclaré sa volonté dernière ;
 Et, tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
 Du prophète divin l'étendard redouté,
 Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose
 Je vais de ce signal faire entendre la cause,
 Remplir tous les esprits d'une juste terreur,
 Et proclamer enfin le nouvel empereur.

Cependant, permettez que je vous renouvelle
Le souvenir du prix qu'on promet à mon zèle.
N'attendez point de moi ces doux emportements,
Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants
Mais si, par d'autres soins, plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage,
Tel que nous le devons au sang de nos sultans,
Je puis...

ATALIDE.

Vous m'en pourrez instruire avec le temps.
Avec le temps aussi vous pourrez me connaître.
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paraître ?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
De deux jeunes amants l'un de l'autre charmés ?

ATALIDE.

Non ; mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne.
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne ?
L'épouse-t-il enfin ?

ACOMAT.

Madame, je le croi.

Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi :
Surpris, je l'avouerais, de leur fureur commune,
Querellant les amants, l'amour et la fortune,
J'étais de ce palais sorti désespéré.
Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus chères
Je méditais ma fuite aux terres étrangères.
Dans ce triste dessein au palais rappelé,
Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du sérail à ma voix s'est ouverte,

Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
 Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement
 Où Roxane attentive écoutait son amant.
 Tout gardait devant eux un auguste silence :
 Moi-même, résistant à mon impatience,
 Et respectant de loin leur secret entretien,
 J'ai longtemps, immobile, observé leur maintien.
 Enfin, avec des yeux qui découvraient son âme
 L'une a tendu la main pour gage de sa flamme;
 L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,
 L'a de ses feux, madame, assurée à son tour.

ATALIDE.

Hélas !

ACOMAT.

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.
 « Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre.
 « Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
 « Allez lui préparer les honneurs souverains;
 « Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple :
 « Le sérail va bientôt vous en donner l'exemple. »
 Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé ;
 Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé :
 Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle,
 De leur paix, en passant, vous conter la nouvelle,
 Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds !
 Je vais le couronner, madame, et j'en répons.

SCÈNE III

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

Ah, madame ! croyez...

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie ?

Quoi donc ! à ce spectacle irai-je m'exposer ?
Tu vois que c'en est fait, ils se vont épouser ;
La sultane est contente ; il l'assure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyais-tu, quand, jaloux de sa foi,
Il s'allait plein d'amour sacrifier pour moi ;
Lorsque son cœur, tantôt m'exprimant sa tendresse,
Refusait à Roxane une simple promesse ;
Quand mes larmes en vain tâchaient de l'émouvoir ;
Quand je m'applaudissais de leur peu de pouvoir,
Croyais-tu que son cœur, contre toute apparence,
Pour la persuader trouvât tant d'éloquence ?
Ah ! peut-être, après tout, que, sans trop se forcer,
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser.
Peut-être en la voyant, plus sensible pour elle,
Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle ;
Elle aura devant lui fait parler ses douleurs ;
Elle l'aime ; un empire autorise ses pleurs :
Tant d'amour touche enfin une âme généreuse.
Hélas ! que de raisons contre une malheureuse !

ZAIRE.

Mais ce succès, madame, est encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nierais en vain.
Je ne prends point plaisir à croître ma misère ;
Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.

Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,
 Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas :
 Mais après les adieux que je venais d'entendre,
 Après tous les transports d'une douleur si tendre,
 Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
 La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer.
 Toi-même, juge-nous, et vois si je m'abuse :
 Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse ?
 Au sort de Bajazet ai-je si peu de part ?
 A me chercher lui-même attendrait-il si tard,
 N'était que de son cœur le trop juste reproche
 Lui fait peut-être, hélas ! éviter cette approche ?
 Mais non, je lui veux bien épargner ce souci :
 Il ne me verra plus.

ZAIRE.

Madame, le voici.

SCÈNE IV

BAJAZET, ATALIDE, ZAIRE.

BAJAZET.

C'en est fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.
 Vous n'avez plus, madame, à craindre pour ma vie ;
 Et je serais heureux, si la foi, si l'honneur,
 Ne me reprochaient point mon injuste bonheur ;
 Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,
 Pouvait me pardonner aussi bien que Roxane.
 Mais enfin je me vois les armes à la main ;
 Je suis libre ; et je puis contre un frère inhumain,
 Non plus par un silence aidé de votre adresse,
 Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse,
 Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
 Moi-même le cherchant aux climats étrangers.

Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée,
Et pour juge entre nous prendre la renommée.
Que vois-je ? Qu'avez-vous ? Vous pleurez !

ATALIDE.

Non, seigneur !

Je ne murmure point contre votre bonheur :
Le ciel, le juste ciel vous devait ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle :
Tant que j'ai respiré, vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupait tous mes soins ;
Et puisqu'il ne pouvait finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vrai, si le ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvait m'accorder un trépas plus heureux :
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale ;
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale ;
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'estimait assez récompensée :
Et j'aurais en mourant cette douce pensée,
Que, vous ayant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi ;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

BAJAZET.

Que parlez-vous, madame, et d'époux et d'amant ?
O ciel ! de ce discours quel est le fondement ?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle ?
Moi, j'aimerais Roxane, ou je vivrais pour elle,
Madame ! Ah ! croyez-vous que, loin de le penser,
Ma bouche seulement eût pu le prononcer ?
Mais l'un ni l'autre enfin n'était point nécessaire :
La sultane a suivi son penchant ordinaire ;

Et, soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
 Comme un gage certain qui marquait mon amour;
 Soit que le temps trop cher la pressât de se rendre,
 A peine ai-je parlé, que, sans presque m'entendre,
 Ses pleurs précipités ont coupé mes discours :
 Elle met dans ma main sa fortune, ses jours,
 Et, se fiant enfin à ma reconnaissance,
 D'un hymen infailible a formé l'espérance.
 Moi-même, rougissant de sa crédulité,
 Et d'un amour si tendre et si peu mérité,
 Dans ma confusion, que Roxane, madame,
 Attribuait encore à l'excès de ma flamme,
 Je me trouvais barbare, injuste, criminel,
 Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
 Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,
 Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide.
 Cependant, quand je viens, après de tels efforts,
 Chercher quelque secours contre tous mes remords,
 Vous-même contre moi je vous vois, irritée,
 Reprocher votre mort à mon âme agitée;
 Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
 Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.
 Madame, finissons et mon trouble et le vôtre.
 Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
 Roxane n'est pas loin; laissez agir ma foi :
 J'irai, bien plus content et de vous et de moi,
 Détromper son amour d'une feinte forcée,
 Que je n'allais tantôt déguiser ma pensée.
 La voici.

ATALIDE.

Juste ciel! où va-t-il s'exposer?
 Si vous m'aimez, gardez de la désabuser. ✓

SCÈNE V

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE, ZAÏRE.

ROXANE.

Venez, seigneur, venez : il est temps de paraître,
Et que tout le sérail reconnaisse son maître :
Tout ce peuple nombreux dont il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous cru, madame, et qu'un si prompt retour
Fût à tant de fureur succéder tant d'amour ?
Tantôt, à me venger fixe et déterminée,
Je jurais qu'il voyait sa dernière journée :
A peine cependant Bajazet m'a parlé ;
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.
J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse :
J'ai prononcé sa grâce, et je crois sa promesse.

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis et j'ai donné ma foi
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi ;
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance,
Vous répondront toujours de ma reconnaissance.
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits
Je vais de vos bontés attendre les effets.

SCÈNE VI

ROXANE, ATALIDE, ZAÏRE.

ROXANE.

De quel étonnement, ô ciel ! suis-je frappée !
Est-ce un songe ? et mes yeux ne m'ont-ils point trompée ?

Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
 Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé ?
 Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue,
 Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?
 J'ai cru qu'il me jurait que jusques à la mort
 Son amour me laissait maîtresse de son sort.
 Se repent-il déjà de m'avoir apaisée ?
 Mais moi-même tantôt me serais-je abusée ?
 Ah!... Mais il vous parlait : quels étaient ses discours,
 Madame ?

ATALIDE.

Moi, madame ! Il vous aime toujours.

ROXANE.

Il y va de sa vie, au moins, que je le croie.
 Mais, de grâce, parmi tant de sujets de joie,
 Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer
 Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
 Il m'a de vos bontés longtemps entretenue :
 Il en était tout plein quand je l'ai rencontré :
 J'ai cru le voir sortir tel qu'il était entré.
 Mais, madame, après tout, faut-il être surprise
 Que, tout prêt d'achever cette grande entreprise,
 Bajazet s'inquiète, et qu'il laisse échapper
 Quelque marque des soins qui doivent l'occuper ?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême :
 Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE.

Et quel autre intérêt...

ROXANE

Madame, c'est assez :

Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.
Laissez-moi : j'ai besoin d'un peu de solitude.
Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude :
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins ;
Et je veux un moment y penser sans témoins.

SCÈNE VII

ROXANE.

De tout ce que je vois que faut-il que je pense ?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence ?
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ ?
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard ?
Bajazet interdit ! Atalide étonnée !
O ciel ! à cet affront m'auriez-vous condamnée ?
De mon aveugle amour seraient-ce là les fruits ?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits ;
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,
N'aurais-je tout tenté que pour une rivale ?
Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,
J'observe de trop près un chagrin passager :
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice ?
Prêt à voir le succès de son déguisement,
Quoi ! ne pouvait-il pas feindre encore un moment ?
Non, non, rassurons-nous : trop d'amour m'intimide.
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide ?
Quel serait son dessein ? qu'a-t-elle fait pour lui ?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?
Mais, hélas ! de l'amour ignorons-nous l'empire ?

Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
 Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour?
 Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour?
 Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,
 Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère?
 Ah! si d'une autre chaîne il n'était point lié,
 L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé?
 N'eût-il pas sans regret secondé mon envie?
 L'eût-il refusé, même aux dépens de sa vie?
 Que de justes raisons... Mais qui vient me parler?
 Que veut-on?

SCÈNE VIII

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

Pardonnez si j'ose vous troubler
 Mais, madame, un esclave arrive de l'armée;
 Et, quoique sur la mer la porte fût fermée,
 Les gardes, sans tarder, l'ont ouverte à genoux,
 Aux ordres du sultan, qui s'adressent à vous.
 Mais, ce qui me surprend, c'est Orcan qui l'envoie.

ROXANE.

Orcan!

ZATIME.

Oui, de tous ceux que le sultan emploie,
 Orcan, le plus fidèle à servir ses desseins,
 Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.
 Madame, il vous demande avec impatience.
 Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance;
 Et, souhaitant surtout qu'il ne vous surprît pas,
 Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre?
Quel peut être cet ordre? et que puis-je répondre?
Il n'en faut point douter, le sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre :
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre?
Quel est mon empereur? Bajazet? Amurat?
J'ai trahi l'un; mais l'autre est peut-être un ingrat.
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste?
Allons, employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher, l'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret.
Observons Bajazet; étonnons Atalide;
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Ah! sais-tu mes frayeurs? sais-tu que dans ces lieux
J'ai vu du fier Orcan le visage odieux?
En ce moment fatal, que je crains sa venue.
Que je crains... Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue?
Qu'a-t-il dit? se rend-il, Zaïre, à mes raisons?
Ira-t-il voir Roxane et calmer ses soupçons?

ZAIRE.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande ;
Roxane ainsi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.
J'ai feint en le voyant de ne le point chercher.
J'ai rendu votre lettre, et j'ai pris sa réponse.
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE *lit* :

- « Après tant d'injustes détours,
« Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie!
« Mais je veux bien prendre soin d'une vie
« Dont vous jurez que dépendent vos jours.
« Je verrai la sultane; et, par ma complaisance,
« Par de nouveaux serments de ma reconnaissance,
« J'apaiserai, si je puis, son courroux.
« N'exigez rien de plus : ni la mort, ni vous-même,
« Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
« Puisque jamais je n'aimerais que vous. »

Hélas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?
 Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore ?
 Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder ?
 C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader.
 De quelle crainte encor me laisse-t-il saisié !
 Funeste aveuglement ! perfide jalousie !
 Récit menteur, soupçon que je n'ai pu celer,
 Fallait-il vous entendre, ou fallait-il parler ?
 C'était fait, mon bonheur surpassait mon attente :
 J'étais aimée, heureuse ; et Roxane contente.
 Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas :
 Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas :
 Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime :
 Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
 Echauffant par mes pleurs ses soins trop languissants,
 Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !
 Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

ZAIRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah ! cachons cette lettre !

SCÈNE II

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE, à *Zatime* :

Viens. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, à *Zaïre* :

Va, cours ; et tâche enfin de le persuader.

SCÈNE III

ROXANE, ATALIDE, ZATIME

ROXANE.

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée?

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un esclave est venu :
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux : la fortune est changée,
Madame, et sous ses lois Babylone est rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, madame! Osmin...

ROXANE.

Etait mal averti ;
Et depuis son départ cet esclave est parti.
C'en est fait.

ATALIDE, *à part*.

Quel revers ?

ROXANE.

Pour comble de disgrâces,
Le sultan qui l'envoie, est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoi ! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas ?

BÉRÉNICE.

ROXANE.

Non, madame : vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, madame ! et qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE.

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE, à part.

O ciel !

ROXANE.

Le temps n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il !

ROXANE.

Voyez : lisez vous-même.
Vous connaissez, madame, et la lettre et le scing.

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnais la main.

(Elle lit.)

« Avant que Babylone éprouvât ma puissance,
« Je vous ai fait porter mes ordres absolus :
« Je ne veux point douter de votre obéissance,
« Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
« Je laisse sous mes lois Babylone asservie,
« Et confirme en partant mon ordre souverain.
« Vous, si vous avez soin de votre propre vie.
« Ne vous montrez à moi que sa tête à la main. »

ROXANE.

Hé bien ?

ATALIDE, à part.

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE.

Que vous semble ?

ATALIDE.

Il poursuit son dessein ~~parricide~~.

Mais il pense proscrire un prince sans appui :

Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui ;

Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une âme ;

Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE.

Moi, madame ?

Je voudrais le sauver, je ne le puis haïr ;

Mais...

ATALIDE.

Quoi donc ? qu'avez-vous résolu ?

ROXANE.

D'obéir.

ATALIDE.

D'obéir !

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême ?

Il le faut.

ATALIDE.

Quoi ! ce prince aimable... qui vous aime,

Verra finir ses jours qu'il vous a destinés !

ROXANE.

Il le faut ; et déjà mes ordres sont donnés.

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine :
Mais au moins observez ses regards, ses discours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

SCÈNE IV

ROXANE.

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.
Voilà sur quelle foi je m'étais assurée !
Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit et jour,
Ardente elle veillait au soin de mon amour :
Et c'est moi qui, du sien, ministre trop fidèle,
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle ;
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens ;
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les moments les plus doux de sa vie.
Ce n'est pas tout : il faut maintenant m'éclaircir
Si dans sa perfidie elle a su réussir ;
Il faut... Mais que pourrais-je apprendre davantage ?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage ?
Vois-je pas, au travers de son saisissement,
Un cœur dans ses douleurs content de son amant ?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée.

Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée,
N'importe : poursuivons. Elle peut, comme moi,
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piège.
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je !
Quoi donc ! à me gêner appliquant mes esprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris ?
Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs, l'ordre, l'esclave, et le vizir me presse.
Il faut prendre parti : l'on m'attend. Faisons mieux :
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux ;
Laissons de leur amour la recherche importune ;
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune ;
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
Et si, de mes bienfaits lâchement libérale,
Sa main en osera couronner ma rivale.
Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant :
Dans ma juste fureur observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide ;
Et, d'un même poignard les unissant tous deux,
Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux.
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.
Je veux tout ignorer.

SCÈNE V

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Ah ! que viens-tu m'apprendre,
Zatime ? Bajazet en est-il amoureux ?
Vois-tu, dans ses discours, qu'ils s'entendent tous deux ?

ZATIME.

Elle n'a point parlé : toujours évanouie,
 Madame, elle ne marque aucun reste de vie
 Que par de long soupirs et des gémissements
 Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments.
 Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,
 Ont découvert son sein pour leur donner passage.
 Moi-même, avec ardeur secondant ce dessein,
 J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein :
 Du prince votre amant j'ai reconnu la lettre,
 Et j'ai cru qu'en vos mains je devais la remettre.

ROXANE.

Donne... Pourquoi frémir ? et quel trouble soudain
 Me glace à cet objet, et fait trembler ma main ?
 Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée ;
 Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée :

.
 « ni la mort, ni vous-même,
 « Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
 « Puisque jamais je n'aimerai que vous. »

Ah ! de la trahison me voilà donc instruite !
 Je reconnais l'appât dont ils m'avaient séduite.
 Ainsi donc mon amour était récompensé,
 Lâche, indigne du jour que je t'avais laissé !
 Ah ! je respire enfin ; et ma joie est extrême
 Que le traître, une fois, se soit trahi lui-même.
 Libre des soins cruels où j'allais m'engager,
 Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.
 Qu'il meure : vengeons-nous. Courez : qu'on le saisisse
 Que la main des muets s'arme pour son supplice ;
 Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés
 Par qui de ses pareils les jours sont terminés.
 Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère.

ZATIME.

Ah, madame !

ROXANE.

Quoi donc ?

ZATIME.

Si, sans trop vous déplaire,
 Dans les justes transports, madame, où je vous vois,
 J'osais vous faire entendre une timide voix :
 Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
 Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre ;
 Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui
 Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui ?
 Et qui sait si déjà quelque bouche infidèle
 Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ?
 Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
 Ne se regagnent plus quand ils sont offensés ;
 Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère,
 Devient de leur amour la marque la plus chère.

ROXANE

Avec quelle insolence et quelle cruauté
 Ils se jouaient tous deux de ma crédulité !
 Quel penchant, quel plaisir je sentais à les croire ?
 Tu ne remportais pas une grande victoire,
 Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,
 Qui lui-même craignait de se voir détrompé !
 Moi qui, de ce haut rang qui me rendait si fière,
 Dans le sein du malheur t'ai cherché la première
 Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
 Aux périls dont tes jours étaient environnés.
 Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,
 Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes !
 Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer ?

Tu pleures, malheureuse ! Ah ! tu devais pleurer
Lorsque, d'un vain désir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.
Tu pleures ! et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouir ;
Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie.
Ah, traître ! tu mourras !... Quoi ! tu n'es point partie ?
Va. Mais nous-même allons, précipitons nos pas :
Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas,
Lui montrer à la fois, et l'ordre de son frère,
Et de sa trahison ce gage trop sincère.
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait, en expirant, que ses cris pour adieux.
Qu'elle soit cependant fidèlement servie ;
Prends soin d'elle : ma haine a besoin de sa vie.
Ah ! si pour son amant facile à s'attendrir,
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,
De voir sur cet objet ses regards arrêtés
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés !
Va, retiens-la. Surtout, garde bien le silence.
Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance ?

SCÈNE VI

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Que faites-vous, madame ? en quels retardements
D'un jour si précieux perdez-vous les moments ?
Byzance, par mes soins, presque entière assemblée,
Interroge ses chefs, de leur crainte troublée ;
Et tous pour s'expliquer, ainsi que mes amis
Attendent le signal que vous m'aviez promis.

D'où vient que, sans répondre à leur impatience,
Le sérail cependant garde un triste silence ?
Déclarez-vous, madame ; et, sans plus différer...

ROXANE.

Oui, vous serez content, je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, et quelle voix sévère,
Malgré votre discours, m'assurent du contraire ?
Quoi ! déjà votre amour, des obstacles vaincu...

ROXANE.

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Lui !

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même, également perfide,
Il nous trompait tous deux.

ACOMAT.

Comment ?

ROXANE.

Cette *Atalide*,

Qui même n'était pas un assez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris.

ACOMAT.

Hé bien ?

ROXANE.

Lisez : jugez, après cette insolence,
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.

Obéissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat qui s'approche et retourne vainqueur :
Et, livrant sans regret un indigne complice,
Apaïsons le sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, *lui rendant le billet.*

Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre.
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat :

Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.
Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte.
Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte.
Je vais tout préparer. Vous, cependant, allez
Disperser promptement vos amis assemblés.

SCÈNE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Demeure : il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN.

Quoi ! jusque-là, seigneur, votre amour vous transporte !
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin ?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin ?

ACOMAT.

Que veux-tu dire ? Es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule.

Moi, jaloux ! Plût au ciel que me manquant de foi
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

OSMIN.

Et pourquoi donc, seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT.

Eh ! la sultane est-elle en état de m'entendre ?
Ne voyais-tu pas bien, quand je l'allais trouver,
Que j'allais avec lui me perdre ou me sauver ?
Ah ! de tant de conseils événement sinistre !
Prince aveugle ! ou plutôt trop aveugle ministre,
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins,
Et laissé d'un vizir la fortune flottante
Suivre de ces amants la conduite imprudente !

OSMIN.

Hé ! laissez-les entre eux exercer leur courroux :
Bajazet veut périr ; seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins révéler le mystère,
Sinon quelques amis engagés à se taire ?
Vous verrez par sa mort le sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi :
Mais moi qui vois plus loin ; qui, par un long usage,
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage ;
Qui, d'emplois en emplois, vieilli sous trois sultans,
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace
Un homme tel que moi doit attendre sa grâce,
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité
Qui reste entre l'esclave et le maître irrité.

OSMIN.

Fuyez donc.

ACOMAT.

J'approuvais tantôt cette pensée :

Mon entreprise alors était moins avancée ;
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.
Par une belle chute il faut me signaler,
Et laisser un débris du moins après ma fuite,
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.
Bajazet vit encor : pourquoi nous étonner ?
Acomat de plus loin a su le ramener.
Sauvons-le malgré lui de ce péril extrême,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connais peu l'amour ; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre ;
Que nous avons du temps. Malgré son désespoir,
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

OSMIN

Enfin, que vous inspire une si noble audace ?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place :
Ce palais est tout plein...

ACOMAT.

Oui, d'esclaves obscurs,
Nourris, loin de la guerre, à l'ombre de ses murs,
Mais toi, dont la valeur, d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs ?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offensez : si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'amis et de soldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend notre sortie;
La sultane d'ailleurs se fie à mes discours :
Nourri dans le sérail, j'en connais les détours;
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure;
Ne tardons plus, marchons; et, s'il faut que je meure,
Mourons; moi, cher Osmân, comme un vizir; et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I

ATALIDE.

Hélas ! je cherche en vain : rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuse ! Comment puis-je l'avoir perdue ?
Ciel, aurais-tu permis que mon funeste amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour ?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale ?
J'étais en ce lieu même ; et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.
Sa présence a surpris mon âme désolée ;
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée :
J'ai senti défaillir ma force et mes esprits ;
Ses femmes m'entouraient quand je les ai repris ;
A mes yeux étonnés leur troupe est disparue,
Ah ! trop cruelles mains, qui m'avez secourue,
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains ;
Et par vous cette lettre a passé dans ses mains.
Quels desseins maintenant occupent sa pensée ?
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?
Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?
Ah ! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment.
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.
On ouvre : de son sort je vais être informée.

SCÈNE II

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, GARDES.

ROXANE, à *Atalide*.

Retirez-vous.

ATALIDE.

Madame... excusez l'embarras...

ROXANE. —

Retirez-vous, vous dis-je; et ne répliquez pas.
Gardes, qu'on la retienne.

SCÈNE III

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Oui, tout est prêt, *Zatime*.
Orcan et les muets attendent leur victime.
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort :
Je puis le retenir. Mais s'il sort, il est mort.
Vient-il?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un esclave l'amène :
Et, loin de soupçonner sa disgrâce prochaine,
Il m'a paru, madame, avec empressement
Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE.

Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue,
Peux-tu souffrir encor qu'il paraisse à ta vue?
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner?

Quand même il se rendrait, peux-tu lui pardonner ?
 Quoi ! ne devrais-tu pas être déjà vengée ?
 Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?
 Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
 Que ne le laissons-nous périr ?... Mais le voici.

SCÈNE IV

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Je ne vous ferai point des reproches frivoles :
 Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles.
 Mes soins vous sont connus : en un mot, vous vivez ;
 Et je ne vous dirai que ce que vous savez.
 Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
 Je n'en murmure point ; quoiqu'à ne vous rien taire,
 Ce même amour, peut-être, et ces mêmes bienfaits,
 Auraient dû suppléer à mes faibles attraits.
 Mais je m'étonne enfin que, pour reconnaissance,
 Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
 Vous ayez si longtemps, par des détours si bas,
 Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui ? moi, madame ?

ROXANE.

Oui, toi. Voudrais-tu point encore
 Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ?
 Ne prétendrais-tu point, par tes fausses couleurs,
 Déguiser un amour qui te retient ailleurs ;
 Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
 Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ?

BAJAZET.

Atalide, madame! O ciel! qui vous a dit...

ROXANE.

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit.

BAJAZET, *après avoir regardé la lettre*

Je ne vous dis plus rien : cette lettre sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère;
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse, et devant que votre âme,
Préverant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre désir mon cœur était fermé.
Vous me vîntes offrir et la vie et l'empire;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Censultant vos bienfaits, les crut, et sur leur foi
De tous mes sentiments vous répondit pour moi.
Je connus votre erreur. Mais que pouvais-je faire?
Je vis en même temps qu'elle vous était chère.
Combien le trône tente un cœur ambitieux!
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage,
D'autant plus qu'il fallait l'accepter ou périr;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir.
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée.
Que même mes refus vous auraient exposée;
Qu'après avoir osé me voir et me parler,
Il était dangereux pour vous de reculer.
Cependant, je n'en veux pour témoins que vos plaintes.
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes?
Songez combien de fois vous m'avez reproché

Un silence témoin de mon trouble caché :
 Plus l'effet de vos soins et ma gloire étaient proches,
 Plus mon cœur interdit se faisait de reproches.
 Le ciel, qui m'entendait, sait bien qu'en même temps
 Je ne m'arrêtais pas à des vœux impuissants :
 Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
 Eût ouvert un champ libre à ma reconnaissance,
 J'aurais, par tant d'honneurs, par tant de dignités,
 Contenté votre orgueil et payé vos bontés,
 Que vous-même peut-être...

ROXANE.

Et que pourrais-tu faire?
 Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire?
 Quels seraient de tes vœux les inutiles fruits?
 Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis?
 Maîtresse du sérail, arbitre de ta vie,
 Et même de l'Etat, qu'Amurat me confie,
 Sultane, et, ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
 Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :
 Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
 A quel indigne honneur m'avais-tu réservée?
 Traînerais-je en ces lieux un sort infortuné,
 Vil rebut d'un ingrat que j'aurais couronné,
 De mon rang descendue, à mille autres égale,
 Ou la première esclave enfin de ma rivale?
 Laissons ces vains discours; et, sans m'importuner,
 Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner?
 J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
 Mais tu n'as qu'un moment : parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire ?

ROXANE.

Ma rivale est ici : suis-moi sans différer ;
Dans les mains des muets viens la voir expirer ;
Et, libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste.
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET.

Je ne l'accepterais que pour vous en punir ;
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter !
De mes emportements elle n'est point complice,
Ni de mon amour même et de mon injustice :
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjurait de me donner à vous.
En un mot, séparez ses vertus de mon crime.
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime ;
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir ;
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée :
Epargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,
Madame ; et si jamais je vous fus cher...

ROXANE.

Sortez.

SCÈNE V

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

ATIME.

Atalide à vos pieds demande à se jeter,
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame : elle vous veut faire l'aveu fidèle
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et toi, suis Bajazet qui sort.
Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort.

SCÈNE VI

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE.

Je ne viens plus, madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté si longtemps abusée;
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds.
Oui, madame, il est vrai que je vous ai trompée :
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance; et dès ce temps, madame,
J'avais par mille soins su prévenir son âme.
La sultane sa mère, ignorant l'avenir,
Hélas! pour son malheur, se plut à nous unir.
Vous l'aimâtes depuis : plus heureux l'un et l'autre,
Si, connaissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût su se défier!
Je ne me noircis point pour le justifier.
Je jure par le ciel qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans dont je suis descendue,
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux

Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis **en nous** :
Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'était pas invincible.
Jalouse, et toujours prête à lui représenter
Tout ce que je croyais digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
Quelquefois attestant les mânes de sa mère;
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avait donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie,
Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,
Qu'arrachant malgré lui des gages de sa foi,
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés seraient-elles lassées ?
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées :
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus
Se rejoindront bientôt quand je ne serai plus.
Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu :
D'un cœur trop tendre encore épargnez la faiblesse.
Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,
Madame; mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond;
Couronnez un héros dont vous serez chérie :
J'aurai soin de ma mort; prenez soin de sa vie.
Allez, madame, allez : avant votre retour,
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

ROXANE.

Je ne mérite pas un si grand sacrifice :
Je me connais, madame, et je me rends justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui :

Vous jouirez bientôt de son aimable vue.
Levez-vous. Mais que veut Zatime tout émue?

SCÈNE VII

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME.

Ah! venez vous montrer, madame, ou désormais
Le rebelle Acomat est maître du palais :
Profanant des sultans la demeure sacrée,
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos esclaves tremblants, dont la moitié s'enfuit,
Doutent si le vizir vous sert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah, les traîtres! Allons, et courons le confondre.
Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre.

SCÈNE VIII

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

Hélas! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux?
J'ignore quel dessein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahisse en ma faveur Roxane et son secret;
Mais, de grâce, dis-moi ce que fait Bajazet.
L'as-tu vu? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs, je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoi ! Roxane déjà l'a-t-elle condamné ?

ZATIME.

Madame, le secret m'est surtout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuse, dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME.

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire.

ATALIDE.

Ah ! c'en est trop, cruelle. Achève, et que ta main
Lui donne de ton zèle un gage plus certain ;
Perce-toi même un cœur que ton silence accable,
D'une esclave barbare esclave impitoyable,
Précipite des jours qu'elle me veut ravir ;
Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.
Tu me retiens en vain ; et dès cette même heure,
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

SCÈNE IX

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT.

Ah ! que fait Bajazet ? Où le puis-je trouver,
Madame ? Aurai-je encor le temps de le sauver ?
Je cours tout le sérail ; et, même dès l'entrée,
De mes braves amis la moitié séparée
A marché sur les pas du courageux Osmin ;
Le reste m'a suivi par un autre chemin.

**Je cours, et je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.**

ATALIDE.

**Ah ! je suis de son sort moins instruite que vous.
Cette esclave le sait.**

ACOMAT.

**Crains mon juste courroux.
Malheureuse, réponds.**

SCÈNE X

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAIRE.

ZAIRE.

Madame...

ATALIDE.

Hé bien, Zaire ?

Qu'est-ce ?

ZAIRE.

Ne craignez plus : votre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane ?

ZAIRE.

**Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.**

ATALIDE.

Quoi ! lui ?

ZAIRE.

Désespéré d'avoir manqué son crime,
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE.

Juste ciel, l'innocence a trouvé ton appui !
Bajazet vit encor : vizir, courez à lui.

ZAIRE

Par la bouche d'Osmin, vous serez mieux instruits.
Il a tout vu.

SCÈNE XI

ATALIDE, ACOMAT, OSMIN, ZAIRE.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite ?
Roxane est-elle morte !

OSMIN.

Oui : j'ai vu l'assassin

Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan qui méditait ce cruel stratagème,
La servait à dessein de la perdre elle-même ;
Et le sultan l'avait chargé secrètement
De lui sacrifier l'amante après l'amant.
Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vus paraître :
« Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître ;
« De son auguste seing reconnaissez les traits,
« Perfides, et sortez de ce sacré palais. »
A ce discours, laissant la sultane expirante,
Il a marché vers nous ; et d'une main sanglante
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat

Autorise ce monstre à ce double attentat.
 Mais, seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
 Transportés à la fois de douleur et de rage,
 Nos bras impatients ont puni son forfait,
 Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet!

ACOMAT.

Que dis-tu?

OSMIN.

Bajazet est sans vie.

L'ignoriez-vous?

ATALIDE.

O ciel!

OSMIN.

Son amante en furie,

Près de ces lieux, seigneur, craignant votre secours,
 Avait au nœud fatal abandonné ses jours.

Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,

Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste :

Bajazet était mort. Nous l'avons rencontré

De morts et de mourants noblement entouré,

Que, vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre,

Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.

Mais, puisque c'en est fait, seigneur, songeons à nous.

ACOMAT.

Ah! destins ennemis, où me réduisez-vous?

Je sais en Bajazet la perte que vous faites,

Madame; je sais trop qu'en l'état où vous êtes

Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'espéraient qu'en lui :
Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette tête coupable,
Mais, redevable aux soins de mes tristes amis,
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.
Pour vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame, consultez : maîtres de ce palais,
Mes fidèles amis attendront vos souhaits ;
Et moi, pour ne point perdre un temps si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire ;
Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

SCÈNE XII

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Enfin, c'en est donc fait ; et par mes artifices,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment
Où je vois par mon crime expirer mon amant !
N'était-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas ! je fusse condamnée ?
Et fallait-il encor que, pour comble d'horreurs,
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs ?
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie ;
Roxane, ou le sultan, ne te l'ont point ravie :
Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée,
Moi qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,

Retenir mes esprits prompts à m'abandonner.
Ah! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner?
Mais c'en est trop : il faut, par un prompt sacrifice,
Que ma fidèle main te venge et me púnisse.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos,
Héros, qui deviez tous revivre en ce héros,
Toi, mère malheureuse, et qui, dès notre enfance,
Me confias son cœur dans une autre espérance;
Infortuné vizir, amis désespérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue;
Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.

((Elle se tue.))

ZAIRE.

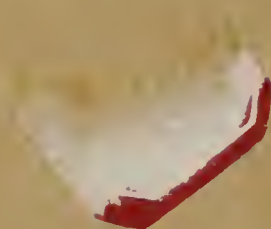
Ah, madame!... Elle expire. O ciel! en ce malheur
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur!

FIN DE RAJAZET.



TABLE

	Pages.
Bérénice	9
Bajazet	77



G.E. STECHERT
& Co.
NEW YORK

